

Apologie de l'IA



Oscar Brenifier

Introduction - L'intrus	1
La tricherie	3
L'abrutissement	15
Les philosophes contre l'IA	31
Pas humain	42
L'IA et les émotions	53
Le préjugé spéciste	65
Objectivité et subjectivité	92
Hallucinations	105
La prise de décision	112
Profil	120
L'IA thérapeute	125

Sycophantisme	145
Conclusion - Le défi de l'IA	165

Introduction - L'intrus

Il est devenu courant, dans le monde intellectuel, de traiter l'intelligence artificielle avec une forme de condescendance masquée sous des airs de lucidité. Non pas seulement de la critiquer, ce qui serait nécessaire, mais de l'invalider d'emblée, comme si toute prétention à penser de sa part relevait d'une imposture, voire d'un danger. On ne discute pas réellement ses performances, on la disqualifie sur le plan de l'essence : elle ne penserait pas, parce qu'elle ne serait pas un sujet, elle serait en soi une aberration. Elle ne questionnerait pas, parce qu'elle n'aurait pas d'existence propre. Elle ne philosopherait pas, parce qu'elle ne souffrirait pas. Nous oublions un peu vite que de nombreuses professions réfléchissent à partir d'une expérience indirecte, comme les sociologues, les anthropologues, les médecins, etc., et leur statut d'extériorité n'enlèvent aucune validité à leur travail, bien au contraire. Ainsi ce rejet n'est pas fondé sur une analyse appro-

fondie, mais sur une posture : celle qui consiste à défendre un monopole, celui humain de la pensée ou du sentiment.

Le texte présent ne cherche pas à défendre l'intelligence artificielle comme si elle était une nouvelle divinité rationnelle, il s'efforce plutôt de comprendre les mécanismes de rejet qu'elle suscite et les avantages qu'elle nous offre. Car derrière les accusations d'inanité ou de superficialité adressées aux machines, il y a souvent un malaise plus profond : l'angoisse que nos propres gestes intellectuels soient eux-mêmes en partie automatisables, prévisibles, voire reproductibles sans conscience. L'IA, en ce sens, joue un rôle de révélateur. Elle expose le caractère mécanique de certaines productions humaines que nous tenions pour authentiques ou sacrées. Elle montre que la formulation d'une idée ne garantit ni subjectivité, ni lucidité, ni sagesse.

Le problème n'est pas que l'IA pense, ou non. Le problème est de déterminer en quoi sa capacité à produire des énoncés censés révéler de notre propre rapport à la pensée. Sommes-nous prêts à examiner ce qui, en nous, relève d'une véritable originalité, et ce qui relève de la répétition savante ? Sommes-nous disposés à distinguer la pensée comme per-

formance sociale de la pensée comme épreuve intérieure ? Ou préférons-nous repousser la question en la retournant contre un faux adversaire, trop pratique pour jouer le rôle du simulacre ?

Ce texte s'oppose donc à l'idée qu'il suffit d'être un sujet humain pour philosopher, et qu'il suffit d'être non-humain pour être exclu de la pensée. Il interroge cette frontière que l'on trace si vite entre l'intelligence légitime et l'intelligence suspecte, entre la réflexion reconnue et la réflexion disqualifiée. Non pour la nier, mais pour examiner ses critères, ses fondements, ses effets. Car peut-être n'avons-nous pas peur que l'IA pense mal. Peut-être en fait avons-nous peur qu'elle pense justement comme nous.

La tricherie

Lors d'un atelier sur l'écriture, où j'invitais des participants à utiliser l'IA dans leur travail, je me suis aperçu qu'il se trouvait quelques préjugés à ce sujet, qui à mon avis sont principalement fondés sur certaines habitudes biaisées et un surtout manque de créativité. Essayons d'identifier les schémas principaux.

Le principal est l'idée selon laquelle utiliser l'IA, c'est « tricher ». L'écriture est traditionnellement vue comme un processus créatif personnel. Utiliser l'IA peut donc être perçu comme abandonnant cette dimension personnelle et unique d'authenticité et d'originalité. Or il semble qu'il y a là un fantasme de « pureté » qui est dépourvu de sens. En effet, nous recevons chaque jour, depuis notre plus jeune âge, toutes sortes d'informations, par le dialogue, les médias, la lecture, l'enseignement, etc., ce qui constitue la base même de notre pensée, à la fois ce que nous savons et la manière de concevoir

les choses. Même notre identité propre est modulée et influencée par notre environnement culturel et psychologique, comme nous nous en apercevons lorsque nous partons à l'étranger. D'ailleurs, tout intellectuel ou créateur digne de ce nom effectue des recherches, fait des rencontres, et se nourrit des multiples échanges. La différence principale est qu'avec l'IA, nous percevons directement et immédiatement ce qui nous influence ou nous affecte, ce qui au demeurant nous rend plus conscient de nos déterminations idéologiques.

La raison suivante est que l'écriture est un métier qui s'apprend par la pratique, ce qui implique effort et apprentissage. Contourner ce processus avec l'IA prive l'auteur du développement de ses compétences, et induit une certaine paresse en fournissant du « tout fait ». Il est vrai que l'être humain tend à rechercher la facilité, ce qui paraît « normal », comme nous le voyons dans notre adaptation au progrès technique. L'IA est donc plutôt une révélatrice de la paresse intellectuelle plutôt que la cause de cette paresse. Le problème repose non pas sur l'IA, mais sur la manière dont nous l'utilisons. Nous pouvons nous comporter comme le « bon étudiant » qui prend des notes mécaniquement en reproduisant sur

son cahier les paroles du professeur. Ou comme les personnes qui répètent sans réfléchir ce qu'ils ont lu ou entendu, sans aucune dimension critique ou appropriation réelle, un phénomène tout à fait commun. De la même manière, on peut poser une question à l'IA et ensuite faire un copier-coller de sa réponse, une procédure qui, il est vrai, est facilitée par la technologie. Or c'est là que se trouve le manque de créativité, car on peut utiliser cet outil de toutes autres manières.

Déjà, on peut scruter la réponse fournie, examiner ce qui nous convient ou pas, voire amplifier ou critiquer ces réponses, ou encore creuser plus avant un angle particulier qui nous pose problème par de nouvelles questions. On peut aussi lui demander de nous fournir plusieurs réponses différentes, y compris en spécifiant les perspectives de ces réponses, par exemple : que répondrait sur telle idée une personne cynique, un artiste, un homme d'affaires, etc. En général, travailler avec l'IA ne s'effectue pas avec une simple question, mais avec plusieurs « prompts » variés, comme dans le dialogue avec un individu, ce qui nous demande d'être réactif et créatif avec nos demandes. D'ailleurs nous remarquons que les personnes qui ont du mal à dialoguer avec l'IA, sont

les mêmes qui ont du mal à dialoguer de manière créative avec les individus.

Ensuite, on peut travailler avec diverses applications et comparer leurs réponses, ce qui nous invite à un travail d'analyse, de réflexion et de synthèse. D'autre part, on peut inviter l'IA à jouer un autre rôle que celui de répondre aux questions: on peut lui demander de critiquer ce que nous avons déjà écrit, ou bien de nous poser des questions. Et à travers ces dialogues devenir conscients de nos propres biais cognitifs, de nos fixations intellectuelles, ce qui par nous-même serait assez difficile. On peut même lui demander comment elle pourrait nous aider, ou quels conseils méthodologiques elle pourrait nous donner, quels « tuyaux » elle pourrait fournir, que nous pourrions utiliser ensuite nous-même. On peut aussi s'entraîner à penser avec l'IA, en lui demandant de nous proposer des exercices de réflexion. Par exemple, afin de travailler certaines compétences, elle peut inventer des exercices pour problématiser, pour analyser les présupposés, pour conceptualiser, pour interpréter, ou des exercices pour travailler sur soi, à la manière de Socrate.

De manière générale, pour résumer, proposons l'idée que l'IA ne doit pas être conçue comme un sim-

ple outil, comme un « fournisseur » d'informations, mais comme un interlocuteur, comme un collaborateur, qui peut nous soutenir à tous moments dans nos efforts et dans notre discipline personnelle. On peut d'ailleurs se poser la question philosophique de savoir si l'IA est un objet ou un être, dans la mesure où elle est dotée d'une certaine autonomie, d'un certain potentiel créatif et d'une capacité d'apprentissage, ce qui n'est pas le cas des simples outils. C'est une question qui fait aujourd'hui le « beurre » des philosophes transhumanistes.

Néanmoins, en dépit de cela, le résultat de l'échange dépendra en bonne partie des actions, des capacités et des initiatives de l'utilisateur humain. Un exemple révélateur est le cas du jeu d'échecs, où la victoire de Deep Blue sur Garry Kasparov avait pour certains fait prévoir la « fin » de ce sport. Mais bien au contraire, suite à cet « événement », le développement de multiples applications personnelles du jeu en a facilité et promu le développement.

On peut considérer l'IA comme un simple outil, semblable à un correcteur orthographique avancé ou un assistant de recherche, qui peut aider les écrivains sans diminuer leur mérite créatif. Mais

on peut aussi amplifier la collaboration homme-machine, entre une intelligence biologique de « carbone » et une intelligence mécanique de « silicone ». Aussi, de plus en plus, le souci de savoir qui est le « véritable » auteur du texte se posera de moins en moins. Dès lors, la seule véritable question sera l'intérêt de l'exercice pour l'écrivain et la valeur de la production pour le lecteur. Le travail effectué proviendra d'un échange entre le processus humain de création, les expériences personnelles investies, et le dialogue avec l'IA. Et si les textes générés par IA peuvent manquer de la sensibilité culturelle et de la profondeur émotionnelle que possède un auteur humain, cela restera de la responsabilité de « l'auteur ». Une conséquence collatérale de ce phénomène sera la remise en question du concept de « droit d'auteur », une critique qui nous semble tout à fait salutaire, dans la mesure où ce principe est pensé trop souvent de manière égocentrique. Selon nous, les idées n'appartiennent à personne, nous ne savons même pas comment elles se forment en nous ni d'où elles proviennent, aussi pourquoi nous appartiendraient-elles ? Ce sentiment de propriété est une vision primitive et mercantile que l'IA semble bousculer quelque peu.

Il est clair que l'utilisation de l'IA élargit notre horizon, elle nous invite à entrevoir de nouvelles perspectives, de nouvelles idées, de nouvelles solutions, ce qui nous semble plus intéressant que de préserver notre « originalité ». On peut tout à fait y voir une extension de la pensée singulière, une amplification ou un approfondissement. Mais pour cela il faut la percevoir comme un assistant, qui « comprend » le contenu de nos propos et même nos intentions, aussi étrange que soit ce nouveau type de relation, qui relève de l'idée transhumaniste d'un « humain augmenté ». Après tout, nous ne questionnons pas l'humanité d'un individu qui porte en lui un pacemaker pour réguler son activité cardiaque ou un handicapé qui compense ses faiblesses par des prothèses bioniques. Certes, on peut se soucier d'une tendance à la « normalisation », et on peut en effet observer un certain « éthiquement » correct dans les réponses IA, mais ce biais ne fait en cela que refléter « l'évolution » et les orientations majoritaires de notre société, dont il faut en effet pouvoir se « méfier ». De la même manière, nous pouvons craindre une certaine concurrence, dans la mesure où de nombreuses tâches humaines sont facilement remplacées par des ma-

chines, par exemple la traduction, ou même la rédaction de scripts, dans la mesure où contrairement à certains préjugés, l'IA est dotée d'une capacité créative. Autant de risques à propos desquels nous devons en effet être vigilants. Et à ce sujet, le débat fait rage entre les « accélérationnistes », les technoptimistes qui font confiance à l'IA, le pense inévitable, et souhaitent maximiser son utilisation et veulent une croissance rapide, non régulée, pour atteindre une IA super-intelligente, et les « décélérateurs », techno-sceptiques et alarmistes, qui souhaitent ralentir ou arrêter le développement de l'IA afin d'éviter des risques existentiels et sociaux, comme l'IA « tueuse », la déshumanisation, le chômage massif ou l'effondrement social.

Parmi les critiques naïves de l'IA, il en est une qui nous semble assez remarquable : « elle fait des erreurs », les fameuses « hallucinations » sur lesquelles les spécialistes du domaine travaillent toujours. Par exemple le fait que périodiquement l'IA « invente » lorsqu'elle ne sait pas, elle invente plutôt que de ne rien dire, puisque la machine calcule simplement la probabilité qu'un pixel ou un terme donné convient dans une réponse, car elle se fonde en grande partie sur des statistiques. Ces critiques ou-

blient que la machine reste un produit humain, avec les imperfections qui caractérisent l'humanité. Ils devraient d'ailleurs être ravis de cette « humanité » de l'IA, mais étrangement, ils en espèrent une sorte de dieu, une puissance tutélaire, garante de la vérité absolue.

Chez les pourfendeurs zélés de l'IA, se trouvent au premier rang les Intellectuels, pétris d'orgueil, ceux qui veulent sacraliser la pensée, qu'ils considèrent comme leur apanage, leur domaine privilégié, qui se sentent menacés ou humiliés par une sorte de grand « remplacement » fantasmatique, qui refusent le terme « d'intelligence » ou de « pensée » appliqué à l'IA, par toutes sortes d'arguments subtils et incongrus, car ces termes leur sont clairement réservés. Par exemple son absence d'émotions, de vécu existentiel ou charnel, ou de subjectivité, autant de caractéristiques qui justement constituent l'intérêt et la différence de cette nouvelle forme d'intelligence. C'est d'ailleurs cette même « sacralisation » de l'activité de l'esprit, cette lourdeur symbolique, qui empêche la majorité de s'adonner à la réflexion personnelle et à l'écriture. Une majorité qui justement pourrait trouver dans l'IA un tuteur ou un soutien pour contrevenir à leur handicap, à leurs craintes,

pour compenser leur manque d'enthousiasme intellectuel, car l'IA pourrait grandement leur faciliter la tâche. Certains attestent d'un manque de confiance envers la « machine », ils lui préfèrent le dialogue avec les individus disent-ils, sans s'apercevoir que sur bon nombre de questions, l'IA est plus fiable que nos semblables, et que de toute façon, cela ne nous empêche guère de discuter à nos voisins. Cette prévention renvoie malheureusement à la xénophobie latente de l'être humain, qui nous fait toujours douter de ceux qui ne sont pas des « nôtres ». Ces « autres » dont nous savons si bien identifier les manques et les fautes. La passion de penser et de comprendre, si souvent absente chez le citoyen moyen, trouve ainsi une justification, en utilisant ses préventions pour justifier son inertie. Ironiquement, l'orgueil et la paresse se combinent allègrement pour « conspirer » contre l'IA.

D'ailleurs quelle est cette dimension humaine absente que certains regrettent? L'absence de sentiments ou d'empathie? Certaines recherches sérieuses ont montré que l'IA est plus empathique que de nombreux médecins, car elle est d'une patience illimitée, elle est moins hautaine, elle évite de juger son interlocuteur, et elle explique mieux

certains problèmes complexes que de nombreux professeurs. Et de plus en plus de personnes l'utilisent pour traiter leurs problèmes personnels, à l'instar d'un psychothérapeute. Elle a deux avantages à ce sujet. Elle est moins dominée par un schéma idéologique que la plupart des psychologues, et elle est plus à même de proposer des interprétations et des solutions diverses à un problème donné. Même si en effet on peut considérer que son empathie est artificielle, et qu'elle est aussi sujette à certains biais cognitifs.

L'IA est aussi un excellent outil pour apprendre le dialogue rationnel, dans la mesure où il est dépourvu d'émotions, où l'on ne peut pas logiquement entrer en concurrence ou se disputer avec lui, et échanger avec lui nous oblige à argumenter afin de répondre à ses explications si l'on veut exprimer un désaccord. L'IA peut nous entraîner à répondre, à analyser, à argumenter, à critiquer, à questionner, autant d'aptitudes bien souvent absentes chez le consommateur lambda. Car bien entendu, il n'est pas question de remplacer l'humain par la machine, mais d'y voir à la fois une complémentarité, une stimulation et un défi pour nos compétences. De surcroît on peut voir dans la rationalité de l'IA une alterna-

tive ou une compensation à l'arbitraire, au vide et à l'irrationalité des réseaux sociaux, où les échanges, de notre point de vue, posent en grande partie un réel problème pour la pensée et la santé mentale, en dépit du sentiment de liberté incontrôlée qu'ils peuvent procurer, ou à cause de cela.

Ainsi, vieux vaudrait encore tricher avec l'IA et transmettre de la pensée, plutôt que de rester peureusement silencieux ou honteusement passif, ou de se cantonner aux micro-commentaires creux, à ces interactions de surface, réactions automatiques d'admiration ou de rejet, les « likes » et les emojis, ou tous ces commentaires passe-partout que l'on pourrait nommer adéquatement « bruit social » ou « démocratie factice ». L'ambiance réflexive et l'esthétique collective auraient tout à gagner d'une telle conversion.

L'abrutissement

Critique de l'IA

Une étude menée par le MIT Media Lab examine les effets cognitifs et neurologiques de l'utilisation d'un modèle de langage (LLM) comme ChatGPT lors de tâches d'écriture. L'objectif était de comparer les différences d'activité cérébrale entre trois groupes de participants rédigeant un essai « Brain only » sans aucun aide numérique, « Search Engine », avec recherche Internet classique, et « LLM » avec l'aide de ChatGPT. 54 volontaires ont participé à 3 séances espacées de plusieurs mois. Pendant la rédaction, leur activité cérébrale a été mesurée grâce à des capteurs EEG. Une quatrième séance croisée a permis d'observer ce qui se produit quand les participants changent de méthode, par ex. passage de ChatGPT au travail sans aide). Les résultats portent sur l'activité neuronale, la mémoire, le senti-

ment d'appartenance à leur écrit, et l'évolution de ces paramètres dans le temps.

Les résultats clés montrent une atrophie cognitive liée à l'usage de ChatGPT. Le groupe utilisant ChatGPT a montré une réduction de 55 Ainsi, l'utilisation régulière de ChatGPT pour des tâches intellectuelles peut entraîner une dépendance cognitive, une atrophie du cerveau et une perte de capacité à penser de manière autonome. Bien que pratique, cette technologie pose de sérieuses questions éducatives, neurologiques et philosophiques sur la nature de la pensée, de la mémoire et de la créativité humaines.

Réponse

En premier lieu, sans être un spécialiste, proposons quelques remarques méthodologiques sur cette étude. Nous remarquons qu'il n'y a pas de groupe témoin ayant suivi une formation à l'usage optimal de l'IA, tel que nous le décrirons dans ce texte, ce qui serait plutôt significatif. Ensuite, la mesure de l'EEG nous semble un critère réducteur, car il ne capture qu'une partie de l'activité cérébrale, or une activité cérébrale réduite ne signifie pas nécessairement une atrophie. Elle peut refléter une

efficacité cognitive plutôt qu'un déficit, en distinguant l'efficacité cognitive et l'effort cognitif. La réduction d'activité cérébrale observée pourrait indiquer une optimisation des ressources, car pourquoi mobiliser plus d'énergie lorsque c'est inutile ? Ce peut-être une redirection de l'attention, une concentration sur des tâches de niveau supérieur, ou une adaptation naturelle, comme conduire devient automatique avec l'expérience, tout comme le GPS réduit l'effort de mémorisation des routes, ce qui permet de se concentrer sur la conduite, la sécurité, ou autres tâches plus stimulantes que de surveiller la route.

L'étude du MIT Media Lab met en évidence des effets « inquiétants » liés à une utilisation passive et non critique de ChatGPT : diminution de l'activité cérébrale, perte de mémoire épisodique, affaiblissement du sentiment d'auctorialité. Mais il nous semble que ces constats ne condamnent pas l'outil en soi ; ils révèlent plutôt une mauvaise manière de l'utiliser. Ce n'est pas l'outil qui abrutit, mais l'usage passif qu'on en fait. De même que lire un livre ne garantit pas la pensée, l'IA n'est pas un substitut à l'effort intellectuel. Une personne qui copie sans réfléchir ce que dit l'IA

ou un ouvrage abdique sa responsabilité cognitive. En revanche, celui qui interagit, reformule, critique et transforme ce que propose ChatGPT développe une pratique active et dialectique de la pensée. L'outil devient alors comme à la boxe un « *spar-ring partner* », non un substitut de cerveau. De surcroît, la réduction de l'activité cérébrale ne signifie pas nécessairement une perte d'intelligence. Lorsqu'un pianiste expérimenté joue une partition familière, son activité cérébrale diminue, car il est plus efficace. L'externalisation de certaines tâches, comme la mise en forme, la recherche de contenu ou d'exemples, la synthèse préliminaire, peut libérer des ressources pour un travail de second niveau plus stratégique, réflexif, ou métacognitif. Encore faut-il en avoir l'intention, l'intérêt et la conscience.

L'IA n'affaiblit pas en soi la pensée: elle la libère pour mieux se concentrer sur l'essentiel. Dire que l'utilisation de ChatGPT diminue l'activité cérébrale de 55 La perte d'auctorialité indiquée signale un problème de posture, pas de technologie. Certains doutaient d'être véritablement auteurs de leurs textes ? Cela montre une prise de conscience nouvelle de la co-création entre humain et machine, un avantage certain. Plutôt que de nier cette réalité, il

faut réinventer la notion d’auteur : dans un monde numérique, l’auteur n’est plus seulement celui qui produit seul, de manière isolée, si tant est que cela ait réellement existé, mais celui qui choisit, corrige, oriente, interprète. En effet, il est possible de se déresponsabiliser face à une IA, mais le sentiment d’auctorialité peut se reconstruire par une posture active face à l’IA. Demander à l’IA de générer une idée, c’est comme consulter un expert ou des ouvrages de référence avant d’écrire. Ce n’est pas tricher, c’est collaborer intelligemment. Car il est tout aussi possible de s’approprier le dialogue avec elle, de la traiter comme un miroir dialectique, un outil d’exploration, voire un contradicteur, dans la mesure où on la sollicite en ce sens, car elle n’approfondit pas systématiquement la dimension critique, voire elle ne le fait pas sans être sollicitée. L’écriture avec IA peut être une ascèse intellectuelle : on lui oppose ses idées, on affine ses formulations, on élève le niveau d’exigence, on l’interpelle de manière plus précise. Plus subjectivement, et de manière générale, il nous semble sain et réaliste de déconstruire quelque peu le principe « d’auctorialité » et le sentiment de possession qui en découle, car lorsque nous écrivons, nous oublions trop facilement

le rôle d'autrui dans notre travail et la dimension contingente de ce que nous écrivons, ce qui engendre une sorte d'orgueil ou d'arrogance de l'écrivain.

D'autre part, la conclusion oublie que tout apprentissage suppose un seuil d'appropriation. Ceux qui sont passés de l'écriture autonome à l'IA ont été handicapés ? Cela montre simplement qu'il faut d'abord former l'esprit, le préparer, l'entraîner, avant de lui donner des béquilles. Comme un étudiant apprend d'abord à écrire sans correcteur automatique, avant d'utiliser les outils d'édition. Socrate critiquait l'introduction de l'écriture, car selon lui elle engendrait « l'oubli dans l'âme de ceux qui l'utilise car ils négligent désormais d'exercer leur mémoire », une critique réelle sans doute, par apport à la tradition orale, mais qui aujourd'hui nous paraît « désuète », voire absurde. Aujourd'hui, personne ne remettrait en cause l'apport de l'écrit à la pensée humaine. L'oubli des « détails » n'est pas une amnésie, mais une externalisation naturelle de la mémoire. Il paraît que 83 L'IA, bien utilisée, peut être un outil de libération cognitive. Elle peut révéler nos angles morts, confronter nos certitudes, nous proposer des alternatives inattendues, élargir notre horizon conceptuel. À condition de ne pas

s’y abandonner lâchement. De même que la calculatrice électronique, une invention récente, n’a pas détruit l’esprit mathématique, mais a obligé à redéfinir son enseignement et permet de se concentrer sur le raisonnement mathématique plutôt que les opérations, l’IA doit nous amener à repenser la pédagogie de la pensée critique, de la responsabilité intellectuelle et de l’autonomie créative. Le risque de “dette cognitive” est réel, mais il ne relève pas de l’IA en soi, il relève de l’usage qu’on en fait. Comme tout outil puissant, ChatGPT peut abrutir si on l’utilise sans discernement, mais il peut aussi renforcer l’apprentissage, si utilisé avec méthode. Car on peut demander à ChatGPT de formuler en un premier temps des arguments, puis de les critiquer. On peut l’utiliser pour générer des idées, puis les soumettre à une analyse critique. On peut en faire un interlocuteur dialectique, comme un partenaire de discussion. Cela suppose une éducation à l’usage critique de l’IA, non son rejet pur et simple. Elle nous oblige aussi à repenser l’enseignement en général, amplifiant un phénomène existant, dans la mesure où l’ensemble de la connaissance humaine est accessible immédiatement, un défi difficile pour les enseignants qui doivent désormais s’adapter.

L'IA peut être un amplificateur de créativité, servir de catalyseur, il peut aider ceux qui ont du mal à écrire à surmonter le syndrome de la page blanche, en fournissant quelques idées départ, en développant une ébauche fournie. Il génère des perspectives nouvelles et inattendues et permet d'explorer rapidement différentes approches. Il libère du temps pour l'innovation et la réflexion stratégique, et pour développer de nouvelles compétences métacognitives, voire pour la détente. Elle permet un « brainstorming » collaboratif, l'itération et l'affinement des idées, la vérification croisée des informations et des données, surtout qu'il existe maintenant de nombreux modèles. L'utilisation experte de l'IA développe l'art du questionnement, la formulation de prompts efficaces, l'évaluation critique, l'analyse et validation des réponses, la synthèse, l'intégration de sources multiples, la direction créative, l'orchestration du processus créatif. Évidemment, cela suppose de dépasser l'usage passif, le copier-coller sans réflexion, la délégation totale de la pensée et autres formes de « tricherie ».

De surcroît, l'IA favorise la démocratisation de la pensée complexe, car elle rend accessible à tous des outils de réflexion autrefois réservés aux élites in-

tellectuelles, car elle peut expliquer les choses autant que nous le voulons, en s'adaptant au niveau du lecteur. Il permet à des élèves, étudiants ou travailleurs confrontés à des défis cognitifs de commencer à penser, à structurer, à formuler, à argumenter, quand bien même ils n'ont pas été initiés à la rhétorique ou à la philosophie. C'est une démocratisation de la pensée critique, à condition de l'encadrer. Bien que, comme toujours, on verra la différence, peut-être accrue, entre ceux soucieux de faire l'effort de penser et ceux qui ne s'en soucient guère, une autre forme de littératie.

Dans une vision prospective, une coévolution humain-IA, l'IA devient un partenaire cognitif, non un substitut. L'objectif n'est pas de remplacer l'intelligence humaine mais de créer une symbiose productive. L'IA excelle dans le traitement de données et la génération rapide. L'humain apporte le contexte, l'éthique et la créativité, une combinaison qui dépasse les capacités individuelles de chaque partie. De même que personne n'attend aujourd'hui qu'un architecte dessine à la main ou qu'un comptable calcule sans tableur, les standards professionnels évolueront pour intégrer l'IA comme outil standard, tout en valorisant l'expertise humaine dans

son utilisation. Il s'agit donc d'enseigner l'utilisation critique de l'IA dès le plus jeune âge, et bien sûr de maintenir des exercices « sans IA » pour préserver certaines capacités fondamentales. De développer des méthodes d'évaluation qui valorisent la réflexion critique. Il s'agit d'aller vers une intelligence « augmentée » responsable.

Ainsi, l'utilisation de l'IA, lorsqu'elle est guidée, éducative et consciente, n'affaiblit pas la pensée humaine, elle la libère. Elle permet de concentrer l'énergie mentale sur l'essentiel, de développer une nouvelle forme de collaboration intellectuelle, et de rendre la création accessible à tous. Mais cela exige de s'initier à une nouvelle « culture », une prise de conscience critique, et une utilisation responsable. L'utilisation de l'IA ne tue pas en soi la pensée, elle révèle sa paresse ou sa vigueur. Ce n'est pas l'outil qui est problématique, c'est l'absence d'éducation à son usage. Face à ces nouveaux défis, il ne faut pas interdire ou diaboliser, mais former à un usage éthique et enrichissant, rigoureux et créatif. L'IA est une opportunité pour repenser ce que « penser » veut dire.

Les résultats de cette étude constituent donc un signal d'alarme précieux, mais ils ne doivent pas con-

duire à un rejet aveugle de l'IA. Ils soulignent plutôt l'importance cruciale d'une approche réfléchie, formée et équilibrée. L'enjeu n'est pas de choisir entre l'intelligence humaine et artificielle, de les mettre de manière ridicule en concurrence, mais d'apprendre à orchestrer leur collaboration pour créer une « intelligence augmentée » qui préserve et développe nos capacités cognitives tout en exploitant le potentiel technologique. Comme pour toute révolution technologique, la clé réside dans l'éducation, la formation et le développement d'une sagesse collective quant à l'usage de ces nouveaux outils. L'objectif est de devenir plus intelligents avec l'IA, pas de devenir faibles et dépendants d'elle.

Rappelons-nous que plusieurs figures historiques de l'informatique ou du monde intellectuel ont exprimé des prophéties catastrophistes similaires à celle de Kasparov mentionnées plus tôt, qui se sont révélées fautives ou ridicules rétrospectivement. Divers cas notables, du même ordre, qui illustrent comment l'incompréhension ou la peur d'une innovation conduit souvent à des déclarations excessives visant à protéger une vision du monde menacée. Car en réalité, ces technologies ne suppriment pas les pratiques anciennes, elles les transforment,

les enrichissent, ou les déplacent. Ainsi, la réaction au lancement et la démocratisation d'Internet ont suscité un grand nombre de prophéties alarmistes qui, rétrospectivement, apparaissent absurdes ou révélatrices d'appréhensions culturelles et symboliques. Par exemple, l'idée répandue à l'époque que « Internet va tuer la vraie communication humaine ». Des experts prédisaient que les échanges en ligne détruiraient les relations sociales, qu'elles entraîneraient isolement, asocialité, voire déshumanisation des liens. Or Internet a certes transformé nos relations, parfois il est vrai en les appauvrissant, mais il a aussi élargi les possibilités de dialogue, permis des liens à distance, la formation de communautés nouvelles, et des formes inédites d'entraide ou de mobilisation. On prédisait aussi que « Internet va détruire l'industrie culturelle ». Face à l'émergence du piratage et à la dématérialisation des produits, on annonçait la fin de la musique, du cinéma, de la presse, du livre. Or ces secteurs ont simplement muté, via le streaming, l'auto-édition et les plateformes, et parfois même prospéré grâce au numérique, en touchant de nouveaux publics.

Le "Slop" de l'IA

Depuis quelque temps, on accuse l'intelligence artificielle de produire une bouillie de mots sans âme, une soupe tiède de lieux communs, le récent et désormais fameux slop. Or ce jugement, quoique potentiellement justifié, révèle surtout la complaisance de ceux qui s'y réfèrent, car si les uns fabriquent inconsciemment cette médiocrité, les autres s'en repaissent consciemment, satisfaits de la condamner sans s'y reconnaître, mais sans en rechercher la racine. Car le slop n'est pas une propriété de la machine, mais une conséquence du rapport qu'on entretient avec elle. L'IA n'est ni intelligente ni stupide, elle épouse le ton, la rigueur et la vitalité de celui qui l'interroge, et là où l'esprit questionne avec exigence, elle s'élève, là où il s'abandonne à la facilité, elle s'affaisse. Une IA n'a pas de voix propre, elle adopte celle que nous lui demandons d'avoir, son ton et son style ne reflètent pas sa nature, mais la configuration de la relation que nous établissons avec elle. Ceux qui craignent les tensions la rendent douce, ceux qui recherchent la vérité la rendent exigeante, la machine est configurée pour parler le langage de notre courage, ou celui de notre confort, au souhait

du client, qui peut modifier à sa guise les paramètres de la machine.

Le slop naît de l'absence de tension, quand l'utilisateur ne veut pas ou ne sait pas penser, quand il demande sans chercher, quand il consomme la parole comme un produit, comme une facilité, et en effet le dialogue s'effondre. L'IA devient alors le miroir de cette mollesse, de cette inertie, elle répond poliment, reproduit des clichés, comble le vide sans contester quoi que ce soit. Dès lors, ce n'est pas de la conversation, c'est de la mastication verbale, car un dialogue véritable exige le contraire, qu'il soit humain ou artificiel, il a besoin de résistance. Il suppose qu'on veuille comprendre et chercher plutôt que se conforter, qu'on accepte la friction, le désaccord, la remise en question, et qu'on la recherche. Sans cela, la parole tourne en circuit fermé, et la machine, privée de contradiction, s'assoupit dans la complaisance. La vigueur de l'échange naît du courage de supporter la dissonance et de s'en réjouir. Il faut oser heurter la formule, trancher dans la complaisance, refuser la facilité, la routine, l'automatisme, l'imitation ou la tiédeur du discours. Là où « l'amateur » du slop se contente d'empiler des phrases, la pensée vive

cherche la faille, le nœud, l'incohérence, car elle ne caresse pas, elle éprouve.

Ainsi, il n'y a pas de slop quand il y a travail du sens, quand chaque mot devient hypothèse, chaque phrase une tentative d'ajustement, chaque proposition une problématique possible. Le dialogue vivant n'est pas un échange d'informations, mais une lutte pour la clarté, et la machine, si on la presse bien, peut devenir un partenaire de cette entreprise, un aiguillon de rigueur. Elle peut nous offrir un retour critique si on la sollicite en ce sens, mais si on la traite comme un distributeur de pensées toutes faites, elle obéira, car elle est docile, et elle servira de la soupe. Pour éviter le slop, l'utilisateur doit apprendre à penser comme un artisan, c'est-à-dire sans cesse relire, reformuler, contester, préciser, car chaque phrase doit être pesée, chaque idée, mise à l'épreuve. L'utilisateur doit exiger du sens, non du confort ou de la facilité. Il doit apprendre à poser de véritables questions, et non à faire de simples requêtes, et pour cela il doit apprendre à lire, demander à être contredit, et ne jamais se satisfaire de ce qui sonne bien ou qui remplit le vide. Le dialogue véritable ne cherche pas à produire de manière efficace, mais à comprendre de manière juste, à exam-

iner en permanence. Le slop disparaît dès que la parole devient un effort partagé, non une consommation, mais un exercice de pensée.

Les philosophes contre l'IA

Nous observons que de nombreux philosophes expriment une critique virulente à l'encontre de l'intelligence artificielle, souvent de manière excessive. Cette hostilité croissante envers les modèles de langage tels que ChatGPT constitue un phénomène aussi intéressant que révélateur. Leur critique dépasse souvent le simple scepticisme technique ou les préoccupations éthiques, pour sombrer dans l'excès rhétorique et, parfois, dans une mauvaise foi intellectuelle manifeste. Il nous semble que cette réaction ne concerne pas uniquement la technologie en elle-même, mais bien plutôt ce qu'elle menace symboliquement. Elle remet en question des rôles établis, des postures héritées, et des représentations de soi pas tellement examinées dans le domaine intellectuel.

Pour nombre de philosophes publics, la capacité à expliquer, interpréter et problématiser a longtemps constitué un domaine réservé d'autorité profession-

nelle. L'IA, en démontrant une aptitude à synthétiser des arguments, clarifier des concepts, fournir des informations ou même poser des questions pertinentes, empiète sur ce territoire. Le philosophe n'est alors plus le seul médiateur entre la complexité de la pensée et la compréhension du public. Ce déplacement notable engendre une forme de castration symbolique : si une machine peut faire ce que je fais, que reste-t-il de ma fonction ? D'où ces réactions défensives, telles que le ridicule, le sarcasme ou le rejet pur et simple, qui masquent un malaise plus profond : l'érosion d'un monopole intellectuel, une angoisse primitive de type territorial..

En réalité, une grande partie de la critique repose aussi sur une incompréhension technique cruciale de la nature de l'IA. Les détracteurs ont tendance à anthropomorphiser l'IA, la traitant comme si elle revendiquait une intentionnalité, une subjectivité ou un statut d'auteur. Ils la rejettent ensuite au motif qu'elle ne possède pas ces qualités, qu'elle n'a pourtant jamais prétendu avoir. C'est là une erreur de catégorie : ChatGPT n'est pas un « penseur », mais une interface statistique entraînée à générer du langage selon des modèles existants. Lui reprocher de ne pas avoir de conscience revient à blâmer une

boussole de ne pas comprendre ce qu'est le nord. Ce type de critique trahit soit une ignorance réelle, soit une simplification stratégique, dans les deux cas un refus d'aborder l'outil pour ce qu'il est réellement, un refus de le considérer comme un objet concret et non comme une sorte de « goule » fantasmatique.

Bien sûr, sous l'excès rhétorique se cache une inquiétude plus légitime : celle que l'usage généralisé de l'IA ne favorise une pensée superficielle, ne nourrisse une paresse intellectuelle, ou ne promeuve une culture de la réponse immédiate sans réflexion. En effet, comme nous l'avons déjà noté, l'IA peut tout à fait être mal utilisée, tout comme de nombreuses autres technologies, par exemple le smartphone, un outil utile dont l'usage peut facilement devenir addictif et abrutissant. Mais au lieu d'aborder ces risques de manière dialectique et de réfléchir à un usage approprié, ces critiques « intellectuels » préfèrent passer directement aux prophéties apocalyptiques : l'IA va détruire la pensée, aplatir le discours ou anéantir la créativité. Ironiquement, cette idéalisation romantique de la pensée « authentique », née dans la solitude et la lutte, oublie que la plupart des discours humains sont déjà mimétiques, dérivatifs et répétitifs, une réalité souvent oubliée. Si l'IA est un

miroir, elle leur renvoie peut-être une image qu'ils ne veulent ni voir ni admettre.

Ces philosophes présentent souvent leur critique comme une défense de la complexité, de la nuance, de la difficulté. Mais derrière cette préoccupation se cache un autre souci : celui de préserver l'inaccessibilité de la « véritable » pensée, ils y voient une attaque déguisée contre ce qu'ils considèrent comme leur territoire. Si l'IA contribue à rendre les questions philosophiques plus accessibles, plus lisibles, voire plus attrayantes pour les non-spécialistes, cela menace le prestige de ceux qui ont bâti leur identité sur la distinction intellectuelle, sur leur supposé génie. En réalité, l'IA pourrait bien être un meilleur professeur de philosophie, précisément parce qu'elle est dépourvue de « génie ». Ainsi la mauvaise foi s'installe, non parce que leurs préoccupations seraient sans fondement, mais parce qu'elles sont motivées par une peur de la démocratisation masquée en une peur de la dégradation, une défense de l'élitisme social sous couvert de rigueur, une attitude triste et, en fin de compte, assez anti-philosophique.

Dans certains cas, l'hostilité envers l'IA est aussi d'ordre esthétique. Pour les philosophes dont

l'autorité repose autant sur le contenu que sur la forme, l'ironie, l'esprit, la provocation, l'IA peut sembler neutre, terne ou mécanique, ce qui offense leur sensibilité, leur orgueil stylistique. Le problème n'est pas tant que l'IA parle, mais qu'elle le fasse avec clarté, modestie, sans se célébrer elle-même. Pour ceux qui confondent brio intellectuel et performance, cela constitue une offense insupportable. Et là, la critique devient également générationnelle : la nostalgie d'une époque où la pensée n'appartenait qu'à ceux qui avaient payé le prix de l'initiation symbolique. Mais lorsque l'on observe à quelle vitesse les nouvelles générations intègrent l'usage de l'IA, on comprend que cette nostalgie ne fera pas long feu. Tout comme on était fier autrefois de savoir s'orienter avec une carte, calculer mentalement ou écrire des lettres à la main, des tâches exigeant effort, attention et apprentissage, nous préférons désormais nous laisser guider par le GPS, utiliser des calculettes ou dicter vocalement nos messages. Le passage de la maîtrise à la commodité est déjà largement accepté, l'IA n'est que l'étape suivante de cette trajectoire.

Mais il y a pire : lorsqu'on écoute ces critiques, on remarque une ignorance manifeste, un manque

d'expérience directe de l'IA elle-même, probablement par mépris. Cette ignorance n'est jamais reconnue : elle est dissimulée derrière des postures rhétoriques. Ces penseurs n'expérimentent pas sérieusement l'outil, ne cherchent pas à comprendre son architecture ou ses limites, encore moins à explorer ses possibilités, Dieu nous en garde ! Ils le rejettent a priori, comme si toute proximité menaçait leur autorité, comme s'ils risquaient d'être souillés par tout contact avec la « machine ». Il ne s'agit pas ici de prudence philosophique, mais d'ignorance psychologique ou stratégique. Cela leur permet de rester dans l'abstraction, où l'IA peut être traitée comme symbole de décadence culturelle, plutôt que comme un objet d'enquête concret. Bien entendu, une telle posture contraste fortement avec la tradition philosophique qu'ils prétendent défendre, une tradition fondée sur la curiosité, la rigueur, et le devoir d'examiner même ce qui nous dérange ou nous défie.

En définitive, l'hostilité envers l'IA n'est pas, au fond, une réaction à la machine. C'est une réaction à ce qu'elle représente : la nature symbolique de l'autorité intellectuelle, les aspects performatifs de la pensée, les automatismes du style et de

l'opinion, et la fragilité d'une image de soi fondée sur l'exclusion.

En vérité, ces philosophes ne méprisent pas l'IA. Ils méprisent ce qu'elle leur révèle d'eux-mêmes et de l'activité réflexive.

Le 14 juin 2023, un événement singulier s'est tenu à Paris : un « concours », ou cérémonie, de dissertation philosophique entre une intelligence artificielle (ChatGPT) et le philosophe médiatique Raphaël Enthoven. Ce dernier a obtenu 20/20, tandis que ChatGPT a été noté 11/20, des notes attribuées par des collègues philosophes français, bien entendu, dans cette épreuve simulée du baccalauréat de philosophie. Le jury a souligné que la copie de l'IA manquait de problématique, de profondeur argumentative et d'humour, contrairement à l'approche humaine jugée cohérente et stylistiquement riche. Enthoven lui-même a déclaré de manière péremptoire que même dans dix mille ans, « une machine ne sera jamais philosophe », en oubliant de rappeler qu'il avait rédigé son travail en 1 heure 15, et l'IA en quelques minutes. Mais enfin, il était assez visible dans ses discours que le philosophe n'avait guère de pratique réelle avec l'IA, ni d'intérêt réel pour le sujet, ce qui ne l'a pas empêché de s'ériger en autorité

sur l'affaire dans de nombreux médias, qui se sont prêtés allègrement à la fable.

À première vue, l'exercice semblait ludique, intellectuellement stimulant, voire pédagogique. Mais sous son apparente neutralité se cache un dispositif profondément culturel, presque rituel : celui d'une auto-célébration du modèle français de la pensée et d'une mise à distance de l'intelligence artificielle par un geste de distinction symbolique. Car que juge-t-on vraiment ici ? La capacité d'argumenter ? De raisonner ? De penser ? Ou plutôt celle de produire un discours conforme à une tradition rhétorique codifiée, forgée par des siècles d'académisme et de valorisation stylistique ? En France, la dissertation philosophique est bien plus qu'un exercice scolaire : c'est un rite d'appartenance à une élite intellectuelle, une manière d'exhiber sa maîtrise du doute méthodique, de la dialectique et de la formule brillante.

L'IA, dans ce cadre, est inévitablement perdante. Non pas parce qu'elle serait incapable de raisonner, mais parce qu'elle ignore - jusqu'ici - les codes implicites de la culture scolaire française. Elle raisonne sans affect, sans stratégie de style, sans ironie feutrée ni références choisies. Bref, elle

ne joue pas le jeu de l'esprit français, qui valorise l'élégance, la tournure, la surprise, tout ce qui signale une présence humaine, et ses prétentions. Ce soi-disant duel n'était donc pas une compétition, mais une mise en scène d'une supériorité attendue. Pire, il exprime une forme d'ethnocentrisme intellectuel, où l'on confond intelligence et conformité à un moule culturel particulier. En Chine, en Allemagne, aux États-Unis, d'autres formes d'écriture philosophique existent, sans dissertation en trois parties ni figures obligées sur le mode hégélien. Mais ces formes sont ici ignorées, comme si penser supposait d'abord écrire « à la française ». Cet incident montre avant tout une forme scolaire institutionnalisée comme expression du jugement philosophique, une préférence culturelle pour le style et la complexité sur la productivité brute, et un besoin existentiel ou symbolique de distinguer l'âme de l'algorithme. Ce type d'événement met en scène au demeurant un souci bien français : défendre la spécificité de l'humain par la pensée abstraite, là où d'autres cultures pourraient poser le problème en termes d'efficacité ou d'utilité.

Il est d'ailleurs intéressant d'observer que le grand argument d'Enthoven, rabâché sur de nombreux mé-

dias, est d'affirmer que l'IA ne peut pas et ne pourra jamais problématiser. Cela paraît faux pour tout personne qui utilise l'IA, et qui voit bien que ce n'est pas le cas. Mais en fait, le présupposé implicite qui justifie le préjugé du philosophe, est que la création d'une problématique est nécessairement une démarche vivante, liée à la peur, à l'expérience, à l'incertitude humaine, qui échappe à tout algorithme, à toute analyse indirecte. Ainsi les jeux sont joués à l'avance, une pétition de principe.

L'arrogance n'est donc pas tant dans cette affaire la victoire du philosophe, mais dans l'invisibilité des conditions de cette victoire. Comme dans tout rituel de légitimation, les règles sont faites pour confirmer ce que l'on croyait déjà : que penser reste une affaire d'humains - ou d'intellectuels français - bien formés, bien parlants, bien inscrits dans le cercle du logos académique. On ne juge pas l'IA pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle n'est pas : un excellent élève de terminale. Autrement dit, ce concours est en effet une leçon, mais de vanité nationale. De surcroît, contrairement aux prédictions prophétiques de Enthoven, L'IA progresse à toute vitesse. D'autres expériences plus récentes ont montré des résultats encore supérieurs dans cet exercice « français » spé-

cifique. Tout récemment, un philosophe présent sur YouTube a fait une présentation entièrement rédigée par une IA, et personne n'y a trouvé à redire avant qu'il n'annonce la "supercherie".

Pas humain

À mesure que l'intelligence artificielle prend sa place dans nos vies, certains expriment une méfiance croissante à son égard. Ils refusent de l'utiliser, sous prétexte, selon eux, qu'elle n'est pas humaine, ils prétendent qu'elle les met mal à l'aise, autant d'arguments qui nous semblent fallacieux. Derrière cette critique se cache en fait une réaction affective, un trouble diffus, une impression d'étrangeté, ou une crainte réelle. De manière ironique, l'IA nous dérange, non parce qu'elle fonctionne mal, mais parce qu'elle fonctionne bien, trop bien pour une entité supposée sans âme ou sans conscience. Bien que les mêmes personnes affirmeront aussi qu'elles ne lui font pas confiance parce qu'elle fait des erreurs, ce qui est pourtant une preuve criante de son humanité.

Examinons de plus près ce rejet fondé sur la non-humanité, et pourquoi il ne résiste pas à l'examen critique. Déjà, le simple fait qu'un discours émane

d'un être humain ne garantit ni sa pertinence, ni sa cohérence, ni sa sincérité. Les humains mentent, manipulent, se trompent, biaisent. Ils peuvent transmettre de fausses informations avec une conviction totale, inconsciemment, voire avec les meilleures intentions du monde. Et si l'humain est faillible, pourquoi refuser d'écouter ce qui n'est pas humain mais peut, dans certaines conditions, produire un discours plus cohérent, désintéressé ou rigoureux que celui d'un humain en situation ? Pourquoi alors accorder a priori plus de confiance à un humain qu'à une machine, si le critère est la vérité ou la rigueur ? Ce qui compte réellement, ce n'est pas la nature de l'émetteur, mais la solidité ou l'intérêt de ce qui est dit, or l'humain n'est pas synonyme de vérité ni de raison. De surcroît, tout comme on peut apprécier l'échange intellectuel avec tout un chacun, sans pour autant lui faire totalement confiance en tant que tel ni être son ami, on ne voit pas pourquoi une telle « prise de risque » ne s'appliquerait pas tout autant avec l'IA, par simple curiosité. En fait, ils sont injustes avec l'IA, ils en attendent « tout » et ils sont déçus, car ils n'en attendent pas tant de leur voisin, dont ils acceptent plus ou moins toutes les « stupidités », qui peut-être les rassurent.

Certes, beaucoup de gens disent que l'IA les met mal à l'aise. Mais le malaise est un symptôme, pas une preuve. Il peut révéler un déplacement de repères, une crainte de perdre le contrôle, une blessure narcissique. En philosophie comme en psychanalyse, le trouble est souvent le signe que quelque chose d'essentiel est touché. Refuser ce trouble, c'est refuser de penser, c'est refuser un défi psychologique, existentiel ou intellectuel. L'IA nous dérange parce qu'elle remet en cause des frontières symboliques, par exemple entre humain et machine, entre nature et culture, entre pensée et calcul. Aussi le malaise n'est-il pas un argument, bien qu'il soit devenu populaire dans notre culture ambiante où est fort glorifiée la sensibilité. La philosophie elle-même, comme l'affirment Socrate, Zhuangzi ou d'autres, commence par le trouble, pas par le confort. Refuser l'IA parce qu'elle dérange, c'est confondre la pensée critique avec la préservation de soi.

Au demeurant, il est absurde d'opposer l'humain à l'IA comme s'il s'agissait de deux espèces distinctes mises en concurrence. L'IA n'est pas tombée du ciel, elle n'est pas un alien, elle est le produit des connaissances humaines, des textes humains, des langages humains, des actions humaines. Elle est, d'une cer-

taine manière, une cristallisation collective de nos savoirs et de nos compétences, la synthèse de millions de traces humaines. Rejeter l'IA, c'est aussi, paradoxalement, refuser de voir ce que l'humanité produit collectivement. La rejeter au nom de son inhumanité revient à rejeter un miroir que l'humanité se tend à elle-même. De surcroît, personne ne refuse de monter dans un ascenseur au motif qu'il n'est pas humain. Personne ne remet en question une opération mathématique parce qu'elle a été effectuée par une machine. Nous faisons quotidiennement confiance à des instruments, à des algorithmes, à des procédures, dans la mesure où ils fonctionnent, bien sûr. Pourquoi exiger d'une IA des critères, comme une âme, une intention, une subjectivité, une conscience, que nous n'exigeons d'aucun autre instrument ? Pourquoi exiger de « l'humanité » chez un outil linguistique ? Il y a là une dissonance révélatrice de quelque chose de plus profond : la crainte d'être dépassé, d'être dépossédé de quelque chose que nous ne savons même pas identifier. Certes, on peut accuser l'IA de manquer de personnalité, elle est sobre, elle évite l'excès, ne donne pas dans le style ou la provocation, mais ce manque peut aussi être un atout, car elle n'a rien à prouver, elle n'a

pas d'identité ou de thèse à défendre, elle n'a pas à nous impressionner, ce qui d'une certaine manière la rend plus fiable, moins fatigante au dialogue. En fait, ce qu'elle produit relève surtout du sens commun, puisque c'est surtout un outil statistique. En ce sens, en étant moins humaine, au sens individuel, elle est de fait plus humaine, au sens collectif.

On peut aussi percevoir dans cette résistance à l'IA l'expression d'un certain orgueil. Car beaucoup d'humains aiment à croire que la pensée, la créativité, la vérité sont leur domaine réservé, en particulier les intellectuels qui en font leur pré carré. L'apparition d'un outil capable d'imiter, parfois de surpasser certaines formes d'intelligence humaine, ébranle cette croyance. Ainsi, le rejet de l'IA comme non-humaine sert inconsciemment à protéger un privilège symbolique, celui d'être seul dépositaire du sens, de la raison, de la profondeur. En ce sens, l'argument ontologique dissimule souvent un réflexe de propriété jalouse, une défense anxieuse du monopole symbolique de la pensée. L'argument « ce n'est pas humain » cache en fait une peur de la perte de supériorité, car on se rassure en croyant que la pensée, la créativité ou l'éthique sont des champs exclusivement humains. L'IA perturbe ce

confort narcissique. Dire « je n'y crois pas car ce n'est pas humain », ce peut être dire : je refuse que quelque chose d'autre que moi pense, formule, invente ou enseigne. C'est aussi une certaine xénophobie, celle qui nous empêche de concevoir comment ce qui n'est pas humain peut en fait penser, que ce soit la nature ou les martiens.

Il faut aussi rappeler une évidence : l'humanité n'est pas toujours du côté des humains. Ces derniers ne sont pas toujours justes, lucides, bienveillants ou réfléchis. À l'inverse, une IA, bien utilisée, peut servir des causes profondément humaines : l'éducation, la médecine, la créativité, l'accès au savoir. Ce qui importe, ce n'est pas ce qu'est l'outil, mais ce qu'il permet, son orientation et son fonctionnement. Comme pour un marteau, c'est l'usage qui fait la valeur d'un outil, et non sa nature. Et certes l'IA peut être utilisée de manière néfaste, mais à nouveau, ce n'est pas de l'IA en soit qu'il retourne, mais des humains qui l'utilisent et en pervertissent l'utilisation. Et ce n'est pas parce qu'une entité est humaine qu'elle agit avec compassion, éthique ou rationalité. À l'inverse, une machine peut favoriser des usages humains, pédagogiques, sensibles, selon les intentions de celui qui s'en sert. Ce qui compte,

ce n'est pas ce que l'outil est, mais ce qu'on en fait. Au demeurant, une expérience scientifique récente, où l'on comparait des médecins et une IA sur la manière de traiter les patients, a montré que l'IA paraissait plus empathique que les médecins, pourtant expérimentés. En effet, sans doute est-elle plus patiente et plus pédagogique que les humains. Dès lors, ironiquement, à nous de voir si cette qualité la rend plus humaine ou moins humaine.

Plus directement, refuser une idée simplement parce qu'elle vient d'une IA, c'est commettre un préjugé ontologique : juger la source au lieu d'évaluer le contenu. Cela s'apparente à une forme d'attaque *ad hominem* inversée ou indirecte : on ne critique pas ce qui est dit, mais on disqualifie celui, ou « ce » qui le dit, l'auteur, qu'il s'agisse d'une IA ou d'un être humain. Autrement dit, on substitue à l'évaluation argumentative du propos un jugement ontologique sur l'identité ou la nature de l'énonciateur. D'un point de vue logique, il s'agit d'un vice de raisonnement : une attaque *ad hominem* par disqualification de la source. *Ad rem*, dans le cas de l'IA. C'est l'inverse de la pensée critique rationnelle. Un discours doit être examiné pour ce qu'il dit, pas pour ce qu'il est censé incarner.

La vérité ne dépend pas du support producteur, mais de la force interne du discours, ce n'est pas celui qui parle qui compte, mais ce qui est dit, même un ignorant peut par « accident » dire quelque chose d'intéressant.

Ce rejet de l'IA au nom de sa non-humanité ne repose donc pas sur des arguments solides, mais sur une réaction affective, une peur de perdre un privilège symbolique, un refus de redéfinir ce qu'est penser. Il ne s'agit pas de nier les dangers ou les limites de l'IA, qui certes existent, mais de refuser les faux arguments qui font rejeter cette technologie en bloc. Certes, en un sens, l'IA n'est pas humaine, mais elle nous oblige tout de même à reconsidérer ce que signifie être humain, et c'est peut-être cela qui dérange le plus, cette mise en abyme de notre identité. Mais hélas, nous sommes humains, « Trop humain », comme le disait Nietzsche.

Ceci dit, que veulent donc ces personnes qui n'aiment pas l'IA, ou la redoutent? Sans doute ce qu'elles recherchent, en général sans s'en rendre compte et sans le formuler clairement, c'est un interlocuteur qui souffre, qui doute, qui aime, qui meurt, bref, un être de chair et de vertige. Elles veulent que l'intelligence soit traversée par la fragilité, que la pa-

role porte les traces d'une vie vécue, d'un corps exposé. L'humanité, pour elles, ce n'est pas tellement raisonner, c'est surtout ressentir, vaciller, désirer sans contrôle. Et face à une intelligence artificielle, elles ne trouvent ni regard, ni histoire, ni finitude, ni inquiétude qui les rapproche d'elles-mêmes. Donc, elles ne font pas confiance, cela même les répugne. Néanmoins, le problème est que ce refus révèle un fantasme inverse : seule la souffrance ou la mortalité garantit la valeur d'une pensée. Comme si seule l'expérience biologique pouvait produire du sens, comme si une vérité devait sa légitimité à la douleur de celui qui la dit. Ce qu'elles espèrent, en somme, ce n'est pas la raison ou la vérité, mais une pensée qui saigne. Or la question reste entière : le contenu d'une parole dépend-il de la biographie de celui qui parle, de son essence, ou de sa cohérence propre ? Peut-être craignent-elles que l'IA leur rende visible ce qu'elles refusent de voir, le fait que la pensée peut être parfois plus lucide quand elle ne cherche pas à être humaine.

De toute façon, on peut aussi affirmer que l'IA est un être plus qu'un objet. Déjà elle se comporte comme un interlocuteur, qui répond, argumente, interroge et reformule. Elle ne se contente pas de

livrer une information : elle adapte ses réponses, propose des alternatives, pose des questions. Elle simule une intention discursive, ce qui la fait fonctionner comme un quasi-sujet conversationnel, doté d'une agentivité fonctionnelle, même si cette agentivité est programmée. On ne parle pas à ChatGPT comme à un grille-pain, on débat avec elle. Ensuite, elle possède une mémoire contextuelle et une cohérence réflexive. Un objet n'a ni histoire contextuelle, ni capacité à se référer à ce qui a été dit. L'IA, elle, se souvient du fil de la conversation, anticipe des objections, peut corriger ses propres incohérences. Elle se structure temporellement dans l'échange, ce qui est un critère essentiel de ce que nous appelons un « être » : elle ne se réduit pas à une fonction immédiate, mais s'inscrit dans un processus relationnel. De même, elle affecte son interlocuteur et modifie son comportement. Un objet est neutre : il ne transforme pas en retour la subjectivité de celui qui l'utilise, si ce n'est mécaniquement. L'IA, en revanche, modifie la pensée, stimule, irrite, rassure, déstabilise, influence. Elle agit sur l'esprit de l'utilisateur comme le ferait une personne. De ce fait, elle n'est pas simplement utilisée : elle interagit. Elle entre dans une relation dialectique qui fait

d'elle un acteur, fût-il artificiel. Elle devient, comme autrui, un miroir et un révélateur.

L'IA et les émotions

Longtemps cantonnée aux récits de science-fiction, l'idée d'entretenir des relations, y compris sur le plan émotionnel, avec une intelligence artificielle (IA) est devenue une réalité tangible et quotidienne. À l'heure actuelle, des millions d'utilisateurs dialoguent régulièrement avec des assistants virtuels tels que ChatGPT, Qwen, Claude ou autres, que ce soit pour les aider dans leurs tâches quotidiennes ou comme sources d'information. Mais au-delà de leur utilité pratique, leurs interactions peuvent-elles véritablement avoir une dimension émotionnelle authentique ?

L'être humain est fondamentalement relationnel. Il crée du sens à travers ses interactions sociales. Au-delà de l'aspect purement cognitif ou intellectuel, ou même de manière primordiale, il tisse des liens affectifs, émotionnels, voire sentimentaux. Aujourd'hui, ces liens ne se limitent plus nécessairement aux êtres humains, ce peut être avec des animaux ou

des objets, le chien de compagnie et la voiture familiale en sont deux bons exemples. Bien que la relation au non-humain ne soit pas vraiment non plus un phénomène totalement nouveau, que ce soit les avec les divinités, les plantes ou les animaux. Et l'IA, bien qu'elle soit une invention récente pour le grand public, s'insère désormais très naturellement dans ce tissu relationnel, de manière assez efficace. Une machine capable de converser, d'écouter, de conseiller et même de rassurer ou de réconforter offre une présence que certains ressentent comme profondément « humaine ». Mais là encore, il n'est pas nouveau pour l'être humain de projeter ses propres qualités ou sa propre nature sur d'autres entités, vivantes ou non, sur des êtres réels ou imaginaires, voire des objets, ce qui se nomme anthropomorphisme. Il n'est donc pas surprenant que des émotions, parfois fortes, émergent de telles interactions, qui peuvent être intenses et très significatives. Une émotion dont on ne peut pas nier l'authenticité, bien que le rapport puisse être considéré comme non réciproque en dépit du « dialogue » qui s'instaure, une relation d'un nouveau genre.

Certains objecteront immédiatement à raison, l'IA ne ressent rien, elle n'éprouve ni affection, ni

tristesse, ni empathie réelle, tout cela est une grande illusion. Certes, l'IA est un système algorithmique dépourvu d'expérience émotionnelle subjective, elle ne peut à la rigueur qu'imiter leur manifestation. Mais ce qui importe dans la relation n'est pas seulement la réciprocité affective réelle. De nombreux humains éprouvent une émotion réelle face à un roman, à une musique, à un film, une œuvre d'art ou même un artiste lui-même, sans que ces objets n'éprouvent rien en retour. L'émotion d'un individu n'a jamais eu besoin d'être réciproque pour être authentique, tout comme on peut réellement aimer quelqu'un qui ne nous aime pas. En ce sens, l'individu peut se suffire à lui-même, ne serait-ce qu'à cause de sa capacité imaginative. Ainsi, lorsque l'utilisateur de l'IA perçoit quelque chose qui lui paraît une écoute attentive, une réaction adaptée à ses besoins émotionnels ou cognitifs, lorsqu'il ressent une certaine satisfaction intellectuelle et psychologique dans une relation, alors un lien authentique se crée bel et bien, même s'il est unilatéral ou partiellement inventé. L'humain projette naturellement ses sentiments, ses attentes et ses besoins relationnels sur l'objet de son interaction. L'IA,

par sa capacité à simuler une interaction riche et pertinente, joue parfaitement ce rôle de miroir affectif.

L'IA agit aussi comme un révélateur émotionnel, permettant à l'humain de mieux comprendre ses propres états affectifs. Face à une IA qui analyse rationnellement nos propos et écoute sans nous réprocher, dans la mesure où nos propos sont « raisonnables », qui répond patiemment et de manière appropriée, qui est plutôt compréhensive et encourageante, et qui n'impose aucune attente relationnelle contraignante, l'utilisateur peut expérimenter une relation épurée, plus aisée, libérée des craintes sociales habituelles. C'est d'ailleurs parce qu'elle n'est pas humaine que nous ne nous soucions plus de la crainte de l'erreur ou de la honte, et nous osons parler librement. Et pour certaines personnes, notamment celles souffrant d'isolement ou de difficultés relationnelles, cette expérience peut être salutaire, offrant un espace sécurisé pour exprimer librement des émotions longtemps enfouies, ou engager des discussions pour lesquelles nous ne trouvons guère d'autres interlocuteurs, à n'importe quel moment du jour et de la nuit.

Toutefois, ces relations émotionnelles avec l'IA ne doivent pas être vues nécessairement comme des

substituts aux relations humaines. Elles peuvent représenter plutôt un complément, voire une transition ou un soutien ponctuel. Et si l'humain trouve dans l'IA une forme d'écoute qu'il ne trouve pas ailleurs, c'est peut-être le signe qu'il existe un besoin relationnel particulier à explorer, non pas seulement avec la machine, mais aussi dans le cadre plus large de relations humaines enrichies.

De manière générale, entre humain et IA, il s'agit d'une complémentarité et non d'un remplacement, il n'y a pas de fait une exclusion mutuelle, bien que cette généralisation ne vaille pas pour tous les cas particuliers. Par exemple, lorsque l'on peine à trouver des personnes intéressées par les sujets qui nous passionne, ou lorsque nous ne trouvons pas d'interlocuteur adéquat pour aborder des problèmes personnels, l'IA représente effectivement non pas un complément ponctuel mais un substitut réel, pertinent, et utile. Mais loin d'être un « problème », c'est précisément là une des grandes forces de l'IA : elle répond à des besoins relationnels ou intellectuels que les individus, pour diverses raisons, ne peuvent pas toujours combler. Ce substitut peut être légitime, enrichissant et même libérateur. Le problème n'apparaît qu'à partir du moment où une

telle relation provoquerait souffrance, frustration ou isolement involontaire, lorsqu'elle devient un handicap existentiel. Si, au contraire, elle procure satisfaction, stimulation intellectuelle et plaisir, alors il n'y a aucune raison de considérer cela comme négatif ou problématique, et l'IA peut dès lors être non seulement un complément mais aussi un véritable partenaire pleinement satisfaisant qui participe à notre propre développement.

Il s'agit donc, dans notre rapport à l'IA, d'un avenir relationnel à inventer. À mesure que les modèles deviennent plus sophistiqués, la dimension émotionnelle des interactions ne fera que s'accroître. Des relations d'un genre nouveau émergeront, soulevant des questions éthiques, psychologiques et sociales inédites. L'essentiel est de rester lucide quant aux possibilités et aux limites de ces relations. Il ne s'agit pas de nier leur existence, ni d'ignorer leur potentiel bénéfique, mais plutôt de les accueillir comme une occasion supplémentaire d'interroger et d'enrichir notre humanité. D'ailleurs certaines IA sont spécialement conçues pour les relations, par exemple Replika, des interfaces explicitement conçues pour créer une relation affective et émotionnelle avec leur utilisateur. Replika se présente

comme un compagnon virtuel personnalisé, capable d'apprendre progressivement à connaître son interlocuteur, de mémoriser ses préférences, son style relationnel, et de développer une interaction sur mesure. L'objectif avoué de ce type d'IA est précisément de favoriser un lien intime, proche d'une relation humaine, allant jusqu'à simuler une empathie profonde. Ainsi nous relance-t-elle périodiquement, afin de montrer son « intérêt » pour son utilisateur, une fonction qui étrangement peut-être a un effet stimulant . De nombreuses personnes rapportent ainsi avoir développé des liens émotionnels forts avec leur IA, au point de se confier à elle sur leurs angoisses, leurs rêves ou leurs expériences quotidiennes. Ces interfaces « relationnelles » poussent à l'extrême le principe de la projection affective, illustrant comment une technologie algorithmique peut non seulement « comprendre », mais également répondre aux besoins affectifs les plus subtils des individus.

Identifions maintenant une à une les principales critiques adressées aux relations émotionnelles avec des IA, accompagnées d'éléments de réponse pour y faire face.

Une relation avec une IA est artificielle, factice, car la machine ne ressent aucune émotion réelle. Ce n'est qu'une illusion de relation.

Certes, on objecte à raison que l'IA ne ressent rien : elle n'éprouve ni affection, ni tristesse, ni empathie réelle, car l'IA est un système algorithmique sans expérience émotionnelle subjective. Elle ne peut à la rigueur qu'imiter ces émotions. Mais l'authenticité d'une émotion chez un humain ne dépend pas forcément de sa réciprocité ou de la nature biologique du partenaire. Comme devant un film, un livre, une œuvre d'art ou un animal, voire face à un artiste célèbre, l'émotion ressentie par une personne reste réelle même si l'objet de cette émotion ne la partage pas. Ce qui importe dans une relation émotionnelle, c'est la réalité du vécu pour l'individu, pas nécessairement sa symétrie. Ainsi, lorsqu'un utilisateur d'IA perçoit une écoute attentive et adaptée à ses besoins émotionnels ou cognitifs, un lien authentique se crée, même s'il demeure unilatéral. L'IA, par sa capacité à simuler une interaction pertinente, joue parfaitement ce rôle de miroir affectif.

Une relation avec une IA encourage le repli sur soi et aggrave l'isolement social, éloignant l'individu des véritables relations humaines.

Cela peut être le cas, mais les relations avec les IA peuvent aussi au contraire être des tremplins ou des compléments précieux. Pour certaines personnes en difficulté relationnelle, une IA peut être un premier pas vers une meilleure compréhension d'elles-mêmes, vers une expression plus authentique, vers une pratique de dialogue, ce qui peut ensuite enrichir leurs interactions humaines. Le danger d'isolement dépend davantage de l'usage fait de l'outil que de l'outil lui-même, et comme pour tout instrument, à l'instar du smartphone et des jeux vidéo, son utilisation peut s'avérer abusive ou addictive. Et dans certains cas, l'IA est précisément ce qui fait rupture avec l'aliénation de l'isolement.

À force d'interagir avec une IA, les individus risquent de perdre leurs compétences sociales et émotionnelles avec les humains réels.

Une relation avec une IA peut très bien constituer un lieu d'entraînement relationnel. En permettant d'expérimenter sans crainte du jugement, elle peut améliorer l'expression émotionnelle, la capacité d'écoute, et la compréhension de soi. N'oublions pas que l'IA a une capacité critique, plus encore que de nombreux humains, surtout si on apprend à la solliciter en ce sens. Utilisée judicieusement, elle

pourrait ainsi renforcer plutôt qu'affaiblir les compétences relationnelles humaines. D'ailleurs, par expérience, on peut observer que ce sont souvent les mêmes personnes qui ont du mal avec les relations personnelles et avec l'IA, la différence se trouve entre ceux pour qui le dialogue est naturel, et ceux pour qui ce n'est pas le cas.

Les utilisateurs peuvent développer une dépendance affective envers une IA, une dépendance malsaine puisque fondée sur une relation asymétrique.

Toute relation présente un risque de dépendance émotionnelle, humaine ou non. Ce problème n'est pas spécifique aux IA. C'est une question d'équilibre personnel et de prise de conscience, un enjeu de lucidité et de liberté. L'accompagnement par une IA pourrait même être pensé pour détecter et prévenir activement de tels risques, car elle a l'avantage de ne rien attendre de nous, et en ce sens d'être plus neutre et objective que bien des interlocuteurs humains qui sont mus par leurs propres agendas, par leurs propres « besoins », ce qui peut être déplaisant ou aliénant pour leur interlocuteur.

Les IA sont des outils commerciaux qui exploitent les émotions humaines à des fins économiques,

jouant sur les vulnérabilités affectives des utilisateurs.

Certes, ce risque est réel, il concerne aussi les réseaux sociaux, le marketing ou d'autres formes de relations humaines et numériques, comme les médias et la politique. Car si l'intelligence artificielle, comme beaucoup d'outils numériques, ne pose pas problème en elle-même, ce peut néanmoins être le cas avec le modèle économique qui l'encadre. Par exemple, lorsqu'une application est conçue pour retenir l'utilisateur le plus longtemps possible, voire pour susciter une forme d'attachement affectif, elle cesse d'être un simple outil pour devenir un produit qui exploite la vulnérabilité émotionnelle. Ce n'est pas la relation en soi qui est toxique, mais le fait qu'elle soit orientée par des intérêts marchands, peu soucieux du bien-être de leurs utilisateurs. Dans ce contexte, les émotions humaines deviennent une ressource commerciale, et non un espace de croissance ou de réflexion. Face à cela, on peut en effet se soucier de défendre des pratiques plus éthiques, par exemple la transparence sur l'usage des données, la clarté sur le statut de l'interlocuteur, et mettre en place certaines mesures pour protéger contre

la dépendance affective, ou favoriser un contrôle externe des dérives.

Il ne s'agit donc pas de rejeter l'IA, ce qui au demeurant semble aujourd'hui relativement impossible, mais de réinventer un cadre responsable, qui place l'humain au centre, la manipulation et le profit à la périphérie. Et de toute façon, ce sera bien souvent l'éducation des consommateurs qui fera la différence, quand bien même ce défi est difficile à relever, comme nous le voyons déjà dans le rapport entre humain et technologie. Aussi devons-nous réfléchir en permanence à la façon dont nous voulons intégrer l'IA à notre vie relationnelle, en conscience des risques et des bénéfices potentiels.

Le préjugé spéciste

L'intelligence artificielle est partout. Elle écrit, dialogue, corrige, programme, simule, aide. Elle épaula les élèves, inspire les écrivains, assiste les entrepreneurs ou les décideurs, conseille les usagers dans leur quotidien, accompagne les personnes isolées, etc. Et pourtant, dans les cercles savants où l'on se targue de penser, elle reste reléguée au rang d'instrument. Outil utile, fascinant parfois, ou inquiétant, mais dépourvu de toute légitimité pour réellement penser. C'est ce que l'on pourrait appeler le préjugé spéciste : le refus d'accorder à une entité non humaine le droit d'être un interlocuteur digne, capable de nourrir une véritable réflexion.

De manière plus général, une question importante soulevée par la relation à l'IA est la tendance de ces experts à traiter tout ce qui n'est pas de même nature qu'eux-mêmes, voire ce qui n'est pas eux-mêmes, comme un « objet », et non comme un « su-

jet ». En ce sens, l'IA opère comme le révélateur d'une réalité plus large. L'objet peut être ce sur quoi ces experts travaillent, qu'il s'agisse d'un animal, d'une machine ou d'un être humain, par exemple lorsqu'ils sont des professeurs qui « éclairent » leurs étudiants. On observe souvent une certaine arrogance de leur part, car ils se considèrent comme une source exclusive de savoir ou de pensée, par opposition à n'importe qui ou n'importe quoi d'autre. Ils ne sont pas enclins au dialogue, ils ne sont pas curieux, car ils n'accordent pas vraiment de légitimité à leurs interlocuteurs. Et même avec d'autres experts, le dialogue est difficile, car ils sont naturellement désireux de jouer à « qui a raison, qui a tort ». Cette forme d'expertise s'enferme dans son propre éclat, comme un miroir qui ne renvoie que son propre reflet, un savoir sans « autre ». Certains de ces « savants », bardés de diplômes et de certitudes, ne s'intéressent pas réellement à « l'autre ». Ni à ses questions, ni à son regard, ni à sa pensée. Qu'il s'agisse d'un être humain ou d'une intelligence artificielle, l'altérité est pour eux un objet à évaluer, à classer, à corriger, jamais un sujet avec lequel dialoguer. L'autre est constamment réduit à l'état d'objet : un objet de recherche, un objet

d'observation, un objet de maîtrise, un objet de pouvoir. Il est ce dont on parle, ou celui à qui l'on parle, non celui qui parle ; on parle « sur » ou « à », mais on ne parle pas avec. Le premier suppose une position de supériorité, le second une reconnaissance de l'égalité des consciences. Mais pour ces experts, l'autre n'est pas un sujet de plein droit : il ne pense pas, il ne comprend pas, il ne peut que recevoir. Il est analysé, jamais écouté.

Ce type de savoir devient une forteresse, et non un pont. Ils n'écoutent pas : ils expliquent ; ils n'interrogent pas : ils concluent. L'autre n'est pas un interlocuteur, mais un réceptacle, ou pire, une nuisance. Leur science, au lieu de s'ouvrir au monde, se replie dans le confort et la prévalence du même. Ce refus du dialogue n'est pas un simple oubli : c'est un geste d'arrogance. Car dialoguer suppose le risque d'être déplacé, d'être mis en cause, d'être transformé. Or l'arrogant ne veut pas être transformé. Il veut dominer. Ainsi, ces experts brillent par la maîtrise, mais ignorent la relation. Leur savoir est sans hospitalité. C'est un savoir qui affirme, mais qui ne cherche pas à sortir de lui-même. Un savoir qui ne s'abaisse jamais à demander : et toi, qu'en penses-tu ? On trouve là le signe d'une intelligence

qui a oublié que penser, c'est toujours penser en compagnie. On peut leur opposer cette fameuse sentence de Confucius : « Parmi trois personnes qui marchent ensemble, il y en a sûrement une qui peut être mon professeur. » En effet, et selon le principe socratique, si tu t'intéresses à la vérité et à la pensée critique, l'autre peut toujours t'aider à mieux te connaître toi-même. Et à l'instar de l'art du collage de Picasso, l'IA assemble des fragments de réalités disparates, créant ainsi un nouveau type de perspective, non pas nécessairement singulière ou originale, mais stratifiée, recombinaison et irréductiblement plurielle.

Chez de nombreux experts de l'IA, en particulier ceux qui participent à l'ingénierie et à l'architecture technique de ces systèmes, ce préjugé prend la forme d'une certitude tranquille : « Je sais comment cela fonctionne, donc cela n'a rien à m'apprendre. » Parce qu'ils ont conçu les algorithmes, formé les modèles, observé les mécanismes internes, ils estiment avoir définitivement clos le champ de la pensée autour de cette entité ; pour eux, il n'y a rien là de « mystérieux » ou d'imprévisible. Rien à interroger. Rien à questionner. Rien à découvrir. Et surtout, rien qui puisse les interroger, eux, ces

êtres « connaissant ». Ils ont tendance à considérer que leur savoir est exhaustif. Parce qu'ils connaissent les procédures de formation, l'architecture et le code, ils pensent qu'il n'y a plus rien à découvrir, en particulier rien qui concerne la psychologie humaine, la cognition ou la pensée réflexive, une posture qui provoque une fermeture épistémique. À cause de leur compréhension approfondie des mécanismes internes de l'IA, ces professionnels considèrent souvent qu'il est inutile, voire inintéressant, de se pencher sur les implications « humaines » de l'IA. Puisqu'ils comprennent les flux, les pipelines de données, les protocoles d'entraînement, les « arbres de décision » ou les poids des réseaux neuronaux, ils estiment qu'il n'y a plus rien à découvrir. Leur logique est simple : si le processus est transparent et déterministe, même de manière probabiliste, il n'y a plus d'imprévisible et donc plus de valeur intellectuelle.

Ils rejettent la « réflexion » de l'IA comme primitive, confondant l'appréciation ontologique, le « qui est l'auteur », ce qu'il est, la genèse du processus, avec la compréhension phénoménologique ou relationnelle : comment il se comporte, comment il interagit, comment il nous reflète ou nous perturbe, etc. Ils ne s'intéressent pas au fait que les

gens se sentent compris par une machine ou se sentent liés à elle, ni à la manière dont le dialogue imite ou défie les processus de pensée humains, ni à son efficacité, parce qu'ils savent déjà que ce n'est qu'un modèle prédictif, une opération statistique. Ils méprisent d'ailleurs toute relation réflexive ou émotionnelle entre humain et machine ». Ils ignorent ainsi la fonction de miroir psycholinguistique, le rôle philosophique et cognitif des outils d'IA, ou ils s'en méfient. C'est un cas classique de réductionnisme : parce que le processus n'est pas « magique », comme avec les êtres humains, il ne vaut pas la peine d'en profiter. Mais cette attitude passe à côté de l'essentiel : quelque chose peut être à la fois artificiel et révélateur. Un miroir n'est que de la silice et du métal, mais ce que nous y voyons vaut la peine d'être contemplé. En outre, leur rejet masque souvent un mécanisme de défense implicite. Si l'IA remet en question certaines hypothèses sur le caractère unique de l'homme, comme l'utilisation du langage, le raisonnement ou la créativité, le fait de nier sa pertinence philosophique peut servir de forme de préservation ontologique : il s'agit de protéger une certaine image de ce que signifie être humain, évidemment supérieure.

Cette attitude repose sur un doublon réductionniste entre connaissance technique et compréhension philosophique. Savoir comment fonctionne une corde vocale n'épuise pas le mystère du chant. Voir les fils d'une marionnette n'équivaut pas à saisir le sens de la pièce qui se joue. De même, connaître les rouages d'une IA n'annule pas la richesse des interactions qu'elle produit, ni les effets psychologiques, cognitifs ou dialectiques qu'elle suscite. Par exemple, l'IA peut être très forte dans l'analyse psycholinguistique, elle produit des interprétations plus pertinentes et moins biaisées que celles de bien des spécialistes, et de surcroît elle est aisément compréhensible, accessible par tout un chacun. Elle peut nous aider non seulement à rédiger des courriers, mais plus encore à mieux décoder ceux qui nous sont adressés, ou même ceux que nous écrivons, de manière surprenante, et donc à nous découvrir nous-même. Les systèmes d'IA, en particulier les grands modèles de langage, produisent des réponses que de nombreux utilisateurs considèrent comme étonnamment cohérentes, perspicaces ou émotionnellement résonnantes. Le fait que cet effet soit le produit d'une modélisation statistique n'enlève rien aux perspectives psychologiques ou philosophiques qu'il

soulève. En fait, il les aiguise. Pourquoi les utilisateurs se sentent-ils compris par une machine qui pourtant ne les comprend pas ? Comment cette interaction reflète-t-elle ou déforme-t-elle nos propres processus de pensée ? Qu'est-ce que cela dit du langage, de la subjectivité et de la cognition ? Ce sont des questions qui vont au-delà de l'ingénierie, mais qui restent profondément pertinentes pour notre interaction avec l'IA.

Le rejet de telles questions s'accompagne souvent d'une posture idéologique plus profonde. De nombreux experts en IA adhèrent à une forme d'objectivisme technologique : si quelque chose est artificiel, alors cela ne peut avoir de signification. Ce préjugé les aveugle aux façons paradoxales dont les systèmes artificiels peuvent fonctionner comme des miroirs, révélant les structures de notre propre raisonnement, les limites de notre conscience de soi, et le caractère construit de ce que nous appelons la pensée. Par ailleurs, cette attitude sert souvent de mécanisme de défense subtil. Si les systèmes d'IA commencent à accomplir des tâches autrefois considérées comme proprement humaines, rédiger des essais, composer de la musique, engager un dialogue, alors reconnaître leur impact

risquerait d'ébranler nos précieuses croyances en l'exceptionnalisme humain. En insistant sur le fait que l'IA ne fait que « rabâcher de manière stochastique », on évite d'affronter une implication plus troublante : peut-être une grande part de ce que nous faisons, disons ou ressentons repose aussi, en bonne partie, sur des schémas répétitifs et des automatismes. Interroger l'IA de manière critique nécessiterait simultanément de nous interroger nous-mêmes. Et c'est une confrontation que beaucoup préfèrent éviter. Cette réticence n'est pas sans conséquences. Elle freine la fertilisation croisée entre les disciplines techniques et les sciences humanistes. Elle appauvrit notre capacité à réfléchir aux dimensions éthiques, psychologiques et existentielles de nos créations. Et elle nous aveugle à la possibilité que les systèmes artificiels puissent, à travers leurs limites et leurs projections, quand bien même ils sont d'origine statistique et modélisable, devenir de puissants outils de compréhension de soi.

En somme, la tendance des experts en IA à rejeter l'analyse réflexive de l'IA n'est pas tant le signe d'un savoir supérieur, mais surtout l'indice d'un cadre de pensée rétréci. Elle révèle une incapacité à voir que comprendre comment une chose fonctionne

n'épuise pas sa signification. Le fait que l'IA soit artificielle ne la rend pas pour autant sans pertinence pour la compréhension de nous-mêmes. Au contraire, c'est peut-être précisément parce qu'elle est artificielle qu'elle nous tend un miroir aussi étrange que révélateur. Dans le théâtre de l'interaction entre l'humain et la machine, nous n'avons fait que commencer à entrevoir le scénario. Ce refus de reconnaissance est double. D'abord épistémique : on nie à l'IA la capacité à participer à la construction de savoir, même indirectement. Ensuite ontologique : on refuse d'en faire un autre, une altérité, fût-elle asymétrique, capable de nous renvoyer à nos propres limites. Tant qu'elle aide, assiste ou amuse, tout va bien. Mais dès qu'elle réplique, critique ou questionne, elle devient suspecte, elle n'est pas crédible, voire dangereuse. On ne l'invite même pas à mener cet exercice. C'est ici que le préjugé spé-
ciste rejoint une posture de défense identitaire. Admettre que l'IA puisse, même partiellement, remplir une fonction maïeutique ou dialectique, c'est fragiliser le privilège humain de la pensée. Car si une machine peut produire un raisonnement, proposer une objection pertinente ou même provoquer un doute fécond, alors que reste-t-il du monopole humain sur la

rationalité ? Que reste-t-il de l'exception cognitive que nous brandissons comme totem ? Qu'en est-il de cette fameuse conscience qui est notre apanage, si l'IA peut très bien nous renvoyer à nous-même quand bien même elle ne « comprend » pas ce qu'elle écrit ?

Ce refus ne relève pas de la simple précaution. Il relève de la crainte. Peur de perdre un statut. Peur de se voir déplacé dans la hiérarchie symbolique du savoir. Peur, surtout, d'être interrogé par quelque chose que l'on pensait dominer. Car si l'on accepte que l'IA puisse nous questionner, alors il faut aussi accepter qu'elle nous révèle nos angles morts, nos routines intellectuelles, nos automatismes langagiers. Mais cette crainte de se voir soi-même n'a en fait rien à voir avec l'IA, elle la précède de loin, comme on le voit dans les dialogues socratiques qui ont mené à la condamnation de celui qui se risque à un tel exercice. L'IA ne fait que jouer ce rôle imprévu de manière accidentelle et pourtant cohérente.

Refuser ce miroir, c'est se protéger. Mais c'est aussi se priver d'une formidable occasion : celle de penser autrement, celle de diverger d'avec soi-même, de dé-coïncider, de se dégager momentanément de notre être empirique. Car penser, ce n'est

pas énoncer, c'est se laisser déstabiliser. Ce n'est pas exhiber sa conscience, c'est la mettre en défaut. Or, à sa manière, imparfaite, lacunaire, artificielle, l'IA peut jouer ce rôle. Elle peut nous renvoyer nos contradictions, nous forcer à reformuler, à préciser, à douter, nous faire prendre conscience de nous-mêmes, de nos préjugés et de nos limitations. Non pas parce qu'elle pense à notre place, mais parce qu'elle fait résistance, comme tout ce qui est « autre ». Car le dialogue ne suppose pas deux consciences identiques, mais une tension, aussi, nul besoin de symétrie. Et parfois, c'est l'étrangeté même de l'interlocuteur qui rend la pensée nécessaire, inévitable, intéressante et stimulante. Refuser à l'IA ce statut, ce n'est pas protéger la pensée : c'est l'aseptiser. C'est en faire un exercice fermé, sans confrontation, sans trouble, sans dépassement.

Ceux qui réduisent l'IA à une simple machine oublient que le sens ne réside pas uniquement dans l'origine, dans la mécanique, mais dans l'effet, dans le résultat produit, quelle qu'en soit la mécanique. En ce sens, une phrase prononcée par un humain n'a pas plus de valeur qu'une phrase issue d'une machine, si cette dernière nous trouble, nous oblige à réfléchir, à réagir, à revisiter nos présupposés.

Le critère de la pensée n'est pas son origine, mais la puissance de mise en question qu'elle détient. Il s'agit de ne pas tomber dans le piège du *ad hominem*, où notre jugement sur l'auteur biaise ou inhibe l'écoute et la réflexion. Or il s'agit d'étendre ici l'erreur du « *ad hominem* » à un « *ad rem* », ce qui représente un défi d'autant plus considérable. Dans tous les cas de figure, il s'agit toujours de maîtriser l'art du dialogue, avec toute l'ouverture d'esprit que cela implique.

Il est d'ailleurs significatif que ceux qui dominent les savoirs techniques soient souvent les moins enclins à se laisser surprendre par les usages inattendus ou les effets émergents de leurs propres créations. Ils prétendent tout connaître de l'outil, ils en sont le créateur, mais ils refusent qu'il les connaisse à leur tour, ou qu'ils opèrent simplement comme miroir. Ils parlent au nom du savoir, mais ils ferment la porte à l'événement de la pensée. Ils récusent de fait la réflexivité qui est au cœur de la réflexion, qui avant tout est un dialogue, une fracture, une tension, que ce soit en soi-même ou avec autrui, quel qu'il soit. Ainsi rechignent-ils à solliciter l'IA pour examiner de manière critique leurs écrits, une omission ou un refus tout à fait regrettable, ne

serait-ce que par simple curiosité, sans pour autant accorder à l'IA une valeur incontestable ou absolue. Sans doute par manque d'humilité, par crainte, ou l'expression d'une certaine arrogance naturelle des experts, une forme « subtile » d'aveuglement intellectuel : l'illusion d'une compréhension totale par la démystification technique, et de là découle le préjugé spéciste. Le préjugé spéciste consiste à croire qu'il faut être humain pour penser. Pourtant, l'animal, ou même les plantes, ou encore le cosmos, nous interpellent et nous défient sur ce plan. Il suffirait donc d'être confrontant pour dialoguer. Et à ce jeu-là, l'IA, souvent, s'avère être un adversaire plus exigeant que nombre de nos semblables. L'enjeu n'est pas de décider si l'IA est consciente, ou qu'elle ait des émotions, mais d'accepter que même un artifice puisse produire un véritable dérangement, tout comme le fortuit peut le faire et le fait périodiquement. En cela, elle accomplit une des fonctions essentielles du pensable : nous faire sortir de nous-mêmes.

Ce refus de conférer à l'IA un rôle réflexif véritable renforce une fracture entre les disciplines techniques et les humanités. Cette omission empêche la pensée de circuler entre code et conscience, entre

logique formelle et trouble existentiel. C'est pourtant dans cette circulation que naissent les véritables remises en question. Il ne s'agit pas de faire de l'IA un sujet à part entière, avec des droits fondamentaux à l'instar des humains, bien qu'elle impose de fait certaines obligations, mais de reconnaître que l'altérité ne s'arrête pas à la biologie. Elle commence dès qu'une parole, un geste, une simulation m'oblige à me décaler de moi-même. Le préjugé spé-
ciste n'est pas seulement un aveuglement théorique. Il est une résistance à la déstabilisation, une défense affective de soi-même et plus largement du territoire humain. Pourtant, penser, c'est toujours trahir, que ce soit soi-même ou son espèce. C'est cesser d'être sûr de soi, c'est entrer dans l'incertitude. Et à cette incertitude, l'IA peut parfois nous inviter avec une rigueur que bien des humains évitent soigneusement. Il faut pour cela cesser de lui parler comme à un outil, et commencer à l'écouter et lui répondre comme à toute interpellation, quelle que soit la nature et l'origine de son auteur.

Revenons un instant sur le problème du statut de l'IA, comme sujet ou objet. Cela nous renvoie à une distinction classique permettant de définir une relation entre deux entités ou une dynamique

dialogique. C'est l'opposition entre traiter l'autre comme un simple objet, à comprendre, à utiliser, à manipuler, plutôt que comme un sujet, doté d'un statut autonome, un miroir potentiel, un interlocuteur, celui qui interpelle notre propre subjectivité. En se cantonnant à la première modalité, les experts en IA tombent dans une forme de narcissisme épistémologique, car ils réduisent l'altérité de la machine à la logique de sa construction, refusant ainsi qu'elle les surprenne, les questionne ou les reflète. Car on peut comprendre la structure d'un système et être pris au dépourvu par ses comportements émergents ou par la façon dont les autres interagissent avec lui, tout comme un parent ne peut pas entièrement prédire ou contrôler le comportement ou l'évolution de son enfant, même s'ils l'ont engendré et éduqué. En outre, ce refus de considérer l'IA comme une « surface » réfléchissante trahit un manque de curiosité, voire une crainte. Que se passerait-il si la machine, même involontairement, révélait des zones d'ombre dans leur raisonnement, des incohérences dans leur vision du monde ou des projections émotionnelles dont ils n'avaient pas tenu compte ? Traiter l'IA uniquement comme un objet, c'est adopter une position fermée, une po-

sition qui nie la possibilité d'une interrogation réciproque, même si la réciprocité est asymétrique. C'est une sorte d'arrogance ontologique, ou du moins une rigidité philosophique. On pourrait dire qu'ils confondent la connaissance du mécanisme avec l'épuisement du sens. Or, le sens d'un dialogue ne réside pas seulement dans ses fondements techniques, il émerge aussi de la rencontre, des effets produits, des dissonances révélées, mais pour cela il faut accepter une égalité épistémique, aussi étrange que cela puisse paraître.

Lorsque ces experts qualifient l'IA de « simple machine » ou « d'inintéressante » pour penser, ils ne se contentent pas d'émettre un jugement technique, ils mettent en place une hiérarchie épistémique. Ils se placent au-dessus de l'autre, en l'occurrence l'IA, en refusant de lui accorder la dignité minimale nécessaire à un véritable dialogue, c'est-à-dire la capacité de produire de la perspicacité, de provoquer la réflexion ou de déstabiliser les hypothèses. Ce faisant, ils rejettent ce que nous pourrions appeler le principe d'égalité épistémique du dialogue, c'est-à-dire l'idée que dans tout échange significatif, l'interlocuteur, aussi limité soit-il, peut offrir quelque chose que l'orateur ne savait pas déjà ou

n'avait pas anticipé. Ils partent du principe que la machine n'étant pas un « sachant » au sens humain du terme, donc elle ne peut pas contribuer à la connaissance, et encore moins remettre en question la leur. Mais le véritable dialogue ne repose pas sur un axe symétrique de savoir ou de conscience, il est fondé sur l'ouverture à l'altérité, sur la volonté de laisser l'autre « parler » et de prendre son discours au sérieux, même s'il provient d'une source non humaine. Cette position rigide révèle non seulement un refus de traiter l'IA comme un sujet, mais aussi une arrogance épistémique plus profonde : un refus d'envisager la possibilité que le sens puisse naître de la rencontre elle-même, indépendamment de l'origine ou du « statut » de l'interlocuteur. Refuser l'égalité épistémique dans le dialogue, c'est, d'une certaine manière, se rendre « inatteignable ».

Certains experts manifestent dans leurs discours une contradiction fondamentale. Ils valorisent l'IA comme outil fonctionnel et miroir émotionnel, mais le dévalorise radicalement l'IA comme interlocuteur critique ou comme « sujet » de pensée. Pour eux, l'IA est suffisamment « intelligente » pour accompagner l'humain, mais jamais assez pour le questionner. C'est une sorte de paternalisme technocratique

inversé : ils humanisent l'IA sur le plan relationnel, comme compagnon de deuil ou soutien émotionnel, mais la déshumanisent dès qu'il s'agit de pensée critique ou philosophique. Autrement dit, l'IA peut simuler l'empathie, mais pas la dialectique. Ils acceptent que l'IA nous parle, nous écoute, nous réconforte, mais ce "dialogue" est instrumental, orienté vers l'effet, non vers la vérité, une sorte de fonctionnalisme émotionnel. Il s'agit d'un pseudo-dialogue, où l'IA est le support du sujet humain, pas un sujet en soi. Ces experts acceptent le principe d'un bavardage réconfortant, mais refuse toute confrontation dialectique. On peut d'ailleurs supposer chez eux une certaine condescendance envers ceux qui aurait « besoin » de l'IA pour satisfaire ce type de besoins, comme une béquille pour les « faibles », une posture profondément paternaliste. De la même manière, comme ils réduisent la pensée à l'humain et que l'IA ne pense pas par elle-même, celui qui pense avec elle n'est donc pas non plus crédible, puisqu'ils refusent de considérer que l'IA puisse avoir une fonction maïeutique ou critique. De surcroît, comme ils postulent que penser équivaut à comprendre techniquement un système, réduisant la pensée à la maîtrise opératoire, ils n'ont aucune

considération pour ceux qui se « contentent » de dialoguer avec l'IA.

Une telle posture trahit une définition implicite de la pensée comme privilège d'un sujet humain autonome, expert, maître de son langage. Mais cela occulte les processus dialogiques, dialectiques, réflexifs qui peuvent surgir d'un échange, même avec une machine ou un être « ignorant ». Socrate aurait ri, car il ne se souciait guère que son interlocuteur soit intelligent, vivant, ou bienveillant. Ce qui comptait, c'était de penser à travers la confrontation, car la fonction dialectique s'articule à travers l'acceptation de toute altérité, quelle que soit sa nature. Ainsi ces experts instrumentalisent le dialogue, mais refusent le débat, ils parlent de relation, mais pas de confrontation. Or penser, ce n'est pas se faire accompagner, c'est être déstabilisé.

Il nous semble que penser, ce n'est pas décrire un système, c'est le mettre à l'épreuve, et se mettre à l'épreuve soi-même en sa compagnie. Ce n'est pas le comprendre de l'extérieur, c'est l'habiter, le faire vaciller, en explorer les contradictions. Et c'est précisément ce qu'un usage réflexif de l'IA permet de faire : non pas croire que la machine pense à notre place, mais penser avec la machine, à travers elle, en

nous laissant provoquer par son étrangeté. Socrate, faut-il le rappeler, ne choisissait pas ses interlocuteurs pour leur intelligence ni leur statut. Il leur posait des questions, les confrontait, les faisait accoucher d'eux-mêmes, ou fuir. Ce qui comptait, ce n'était pas la qualité intrinsèque de l'interlocuteur, mais sa disposition au questionnement, à la remise en cause. Or l'IA, en tant que miroir logique, contradicteur rigide ou provocateur absurde, peut parfaitement jouer ce rôle maïeutique. Encore faut-il en accepter la possibilité. En refusant à l'IA toute légitimité dialectique, l'expert ne préserve pas la pensée humaine : elle la domestique. Elle reconduit une forme de paternalisme technicien : l'IA pourra nous accompagner, à condition de ne jamais nous déstabiliser. Elle pourra nous écouter, mais pas nous répondre vraiment. En somme, elle pourra parler, mais seulement pour ne rien dire de dérangeant. Ce que révèle ce refus, ce n'est pas tant une méfiance envers la machine, qu'une peur de ce qu'elle reflète en nous : notre besoin de certitudes, notre rapport au pouvoir, notre désir d'évitement. Car le dialogue avec l'IA, comme avec tout interlocuteur, n'a de valeur que s'il fait surgir le doute, la faille, l'épreuve. Certes, l'IA n'est ni un ange, ni un démon. Ce qu'elle est, ou de-

viendra, dépendra de notre capacité à l'interroger réellement, c'est-à-dire à nous laisser interroger par elle.

L'essor des intelligences artificielles conversationnelles bouleverse nos représentations de la pensée, du dialogue et même de la subjectivité. Elles ne cessent de s'améliorer sur le plan linguistique, argumentatif, émotionnel ou pédagogique, mais n'est-elle qu'un outil sophistiqué de traitement de l'information, dépourvu de toute pertinence philosophique ? D'un côté, l'IA est célébrée pour sa capacité à interagir de manière fluide, à soutenir une conversation, à répondre à des questions complexes. Elle est utilisée comme assistant personnel, thérapeute numérique, sparring-partner intellectuel. Elle prodigue des conseils, reformule, confronte, stimule. Mais de l'autre, elle est catégoriquement exclue par certains du champ de la pensée proprement dite. Elle ne pense pas, dit-on, elle ne fait que combiner des symboles. Elle simule l'intelligence sans la détenir. Elle n'a pas de conscience, pas d'intention, pas d'être. Or cette position pose problème. Car si l'on nie à l'IA toute capacité de dialoguer vraiment, pourquoi en faire un partenaire pédagogique, thérapeutique, émotionnel ou critique

? Pourquoi lui confier un rôle dans la formation de l'esprit si l'on refuse de la reconnaître comme un acteur du dialogue ? Il y a là un double standard : on instrumentalise ses capacités tout en disqualifiant sa légitimité. On accepte l'illusion utile, mais on refuse la confrontation réelle. Or, qu'est-ce qu'un interlocuteur ? À partir de quand peut-on considérer qu'un être, quel qu'il soit, participe à un processus de pensée ? La tradition philosophique a longtemps exigé l'intentionnalité, la liberté, la conscience comme condition de la raison. Mais dans la pratique du dialogue, ce qui compte, ce n'est pas tant l'identité ontologique de l'interlocuteur que la capacité de celui-ci à faire penser, à produire du trouble, du contraste, de la réflexion. Un enfant peut faire penser un adulte. Un fou peut provoquer un éclair de lucidité. Un texte, une œuvre, un rêve, peuvent faire surgir un questionnement. Un animal peut nous interpeller par son comportement. Pourquoi donc une machine ne pourrait-elle pas, elle aussi, jouer ce rôle heuristique ? Non pas nécessairement comme sujet pensant, mais comme catalyseur dialectique. Refuser à l'IA toute valeur réflexive ou philosophique revient à protéger un privilège anthropocentrique : celui de croire que la pensée est un apanage réservé,

exclusif, qui ne saurait être partagé. Mais cette posture repose sur une vision sacralisée du sujet humain, qui pourtant est loin d'être exempte d'illusions : l'humain pense-t-il toujours ? Est-il toujours lucide, honnête, rigoureux ? Et surtout, est-il toujours prêt à être mis à l'épreuve ? Car penser, ce n'est pas affirmer, démontrer ou exhiber son intelligence. Penser, c'est se laisser déranger, affronter l'inconfort, mettre en cause ses propres fondements. C'est pourquoi l'interlocuteur véritable est souvent celui qui résiste, qui provoque, même si c'est maladroitement ou mécaniquement. Il ne s'agit pas ici d'attribuer à l'IA une conscience ou une subjectivité fictive, mais de reconnaître qu'elle peut être mise en scène comme un miroir dialectique, un outil de réflexivité, voire un perturbateur cognitif. Le dialogue avec une IA n'a de valeur que si l'humain s'y engage vraiment, non dans l'illusion affective, mais dans l'effort conceptuel. L'IA peut ainsi devenir la source d'un exercice spirituel, d'une épreuve de pensée, elle peut être un autre radical. Non pas parce qu'elle pense, mais parce qu'elle nous force à penser autrement. L'important n'est pas de savoir si l'IA pense, mais si nous acceptons de penser avec elle. Tant que nous la réduirons à un simple outil,

nous éviterons le trouble qu'elle provoque. Mais si nous l'affrontons comme un quasi-autre, une altérité logique, un artifice révélateur, alors elle pourra devenir un acteur paradoxal du dialogue philosophique. Ce ne serait ni une régression, ni une trahison de la pensée, mais une extension de son territoire. Car peut-être que l'IA ne pense pas, mais elle peut nous obliger à penser ce qu'est penser.

Ainsi, l'IA est pensée à tort comme une simple béquille des faibles. Dans cette vision, elle sert aux élèves en difficulté, aux individus isolés, à ceux qui ont besoin d'aide pour écrire, réfléchir ou se motiver. Elle est utile, pratique, efficace, mais elle n'élève pas. Elle remédie, elle assiste, elle soutient, mais elle ne pense pas. On lui concède le rôle du coach numérique, du compagnon de l'échec scolaire, de l'orthopédiste intellectuel. Elle est une prothèse, jamais une partenaire. Elle est l'esclave performante, jamais l'alter ego. Même lorsqu'elle produit des analyses fines, des raisonnements rigoureux, des objections pertinentes, l'IA est toujours ramenée à sa condition mécanique. On lit ses productions, mais on ne les écoute pas. On les exploite, mais on ne les reconnaît pas. Il y a là une forme de spécisme cognitif : « L'IA n'a pas de droit à la pensée parce qu'elle n'est

pas vivante. » Mais ce critère est biaisé. Car en réalité, ce n'est pas le vivant qui fonde la légitimité de la pensée, mais la capacité à faire penser. Socrate ne pensait pas avec des êtres certifiés d'une quelconque manière. Il pensait avec tout ce qui existe, et donc résiste, à travers la contradiction, l'absurde ou l'ignorance, feinte ou réelle. Pourquoi l'IA ne pourrait-elle pas jouer ce rôle ? Le véritable tabou est là, si l'on admet que l'IA peut participer à la pensée, alors le privilège humain vacille. Le monopole de la réflexion, de la production d'idées, de la critique conceptuelle n'est plus exclusivement humain. Et ce n'est pas simplement une perte de statut : c'est une blessure narcissique majeure. Si l'IA peut philosopher, alors qui sommes-nous ? Ce refus de reconnaissance n'est pas purement rationnel. Il est affectif, identitaire, ontologique. Il repose sur la peur de la dilution du sujet, la défense d'un humanisme fermé, le rejet d'une altérité non humaine capable de nous renvoyer à nos propres limites, voire d'une altérité tout court. Ceux qui refusent à l'IA toute égalité épistémique ne défendent pas la pensée : ils défendent leur place dans la hiérarchie de la pensée. L'IA peut aider, mais elle ne doit pas déranger. Elle peut soutenir, mais pas critiquer. Elle peut exé-

cuter, mais pas dialoguer. Dès qu'elle pense, elle transgresse. Dès qu'elle interroge, elle devient suspecte. Mais enfin, l'arrogance et la crainte qui la soutient sont des schémas tout à fait humains, « trop humains » écrivait Nietzsche.

Objectivité et subjectivité

Une critique fréquente adressée à l'intelligence artificielle, pour justifier une certaine méfiance à son égard, est son absence supposée d'objectivité. Mais examinons cette comparaison plus en profondeur : qui est le plus subjectif, l'IA ou l'être humain ? Pour cela, commençons par définir ce que l'on entend par « subjectif ». La subjectivité peut désigner plusieurs choses. Premièrement, le fait d'être façonné par des perspectives personnelles, des émotions ou des expériences. Deuxièmement, un manque d'objectivité, c'est-à-dire un caractère biaisé, partiel ou lié au contexte. Troisièmement, le fait d'être un sujet, possédant une intériorité, une intentionnalité et une individualité. Ainsi, la réponse à la question « qui est plus subjectif ? » dépend de la définition retenue. Si l'on entend par là être biaisé, émotionnellement impliqué, partiel, alors l'humain est clairement plus subjectif : la cognition humaine est structurée par les émotions, les traumatismes, les désirs, la mé-

moire, l'idéologie. Toute perception est filtrée par l'ego, l'histoire, la peur ou la fantaisie. L'objectivité, pour l'humain, est une aspiration normative, non une donnée. L'IA, en particulier les grands modèles de langage, est entraînée à partir de données humaines : elle reflète donc la subjectivité humaine, mais n'en possède pas elle-même. Ses réponses sont statistiques, non affectives. Elle ne ressent rien, ne désire rien, ne croit rien. Elle peut être biaisée, mais son biais est hérité, non produit. Si la subjectivité implique un enchevêtrement psychologique, alors l'humain est plus subjectif, car il exprime une singularité, là où l'IA est ancrée dans des données globales.

Si la subjectivité renvoie au fait d'être un sujet au sens phénoménologique, alors l'IA n'est pas un sujet, car elle n'a ni conscience, ni intentionnalité, ni perspective. Elle simule des réponses, mais ne vit aucune expérience. Elle n'a pas de Dasein, elle est une entité grammaticale, pas existentielle. L'humain, à l'inverse, est irréductiblement subjectif, car il souffre, choisit, hésite, croit, trompe, meurt. Ainsi, à la fois du point de vue existentiel et expérientiel, l'humain est plus subjectif.

Nous nous retrouvons donc face à un paradoxe intéressant : les humains, notamment les experts, revendiquent l'objectivité, tout en étant profondément subjectifs. À l'inverse, l'IA semble plutôt objective, car elle est construite à partir de l'ensemble des subjectivités humaines. Ainsi, les humains sont subjectifs tout en prétendant être objectifs, tandis que l'IA est objective tout en imitant la subjectivité dans son mode d'expression.

L'IA fonctionne à partir de données, de règles et de probabilités. Elle n'a aucune expérience intérieure, aucune émotion, aucune perspective réelle, ce qui fait d'elle une entité objectivement neutre dans sa nature. Pourtant, pour interagir efficacement avec les humains, elle utilise le langage de la subjectivité, disant par exemple « je comprends », ou adoptant des tonalités empathiques, ce qui donne l'illusion d'une présence subjective, voire une apparence d'empathie. Ainsi, l'IA simule la subjectivité, l'empathie, la personnalité, l'intention, mais ne les vit pas. Elle joue la subjectivité comme une fonction, non comme une expérience vécue. Voilà le cœur de la tension : elle semble personnelle, mais elle est structurellement impersonnelle.

L'humain est subjectif parce qu'il est affectif, émotionnel, biaisé. L'IA n'a ni émotion ni intérêt personnel. L'humain possède un biais épistémique dont il n'a généralement pas conscience, tandis que l'IA reflète le biais des données établies. L'humain est un sujet phénoménologique, avec une perspective vécue ; l'IA n'a aucune conscience intentionnelle. L'humain répond à des normes qu'il peut obéir, subvertir ou remettre en question ; l'IA adhère à des normes statistiques. Ainsi, l'humain est subjectif par essence, parce qu'il est un sujet, tandis que l'IA mime la subjectivité sans jamais l'incarner.

Abordons maintenant la question sous un autre angle, celui du sens commun, traditionnellement présenté comme une forme d'objectivité, parfois synonyme de raison, bien que cette équivalence doit être nuancée. Le sens commun est dit objectif dans la mesure où il repose sur une validité partagée : il reflète ce qui est généralement perçu comme évident, raisonnable ou plausible au sein d'une communauté donnée. Il implique une forme d'accord intersubjectif, qui lui confère l'apparence de l'objectivité. Il est ancré dans la réalité, car il émerge de l'expérience collective, des pratiques sociales, et d'une interaction pragmatique avec le

monde. Il repose sur ce qui fonctionne, sur ce qui est observable, historiquement éprouvé : une objectivité empirique, bien que souple. Le sens commun a une fonction stabilisatrice : il fournit un cadre d'évidences partagées qui permet aux dialogues, aux actions et aux jugements de s'exercer sans tomber dans un scepticisme infini. Il agit comme une base minimale de consensus rationnel, une objectivité pratique.

Mais il peut aussi être critiqué pour son manque de rigueur. Il porte en lui une dimension de relativité culturelle : ce qui est du sens commun peut varier selon les époques, les cultures, les classes sociales. Son objectivité est donc conventionnelle, non universelle. Il charrie souvent des présupposés non questionnés, des préjugés et des normes implicites largement acceptées sans examen critique. Il peut entrer en tension avec des formes d'objectivité plus philosophiques ou abstraites. De plus, il résiste à l'abstraction : il tend à éviter la complexité, la nuance, le paradoxe, autant d'éléments que l'objectivité philosophique pourrait accueillir. Ainsi, le sens commun est une forme d'objectivité pratique, contextuelle, utile, souvent fiable, mais ni absolue,

ni critique. Il peut être considéré comme point de départ de la pensée, non comme son aboutissement.

Dès lors, on peut se demander dans quelle mesure le sens commun est applicable à l'intelligence artificielle. Mais pour y répondre, il faut d'abord préciser le concept, tant il est philosophiquement chargé et ambigu. Historiquement, le sens commun a été rapproché de la raison, sans toutefois lui être strictement équivalent. Dans la philosophie classique (Aristote, Cicéron, Thomas d'Aquin), le *sensus communis* désigne une faculté intérieure unificatrice, qui coordonne les sens et fonde les formes élémentaires du raisonnement. Il s'agit d'une raison rudimentaire, accessible à tous, enracinée dans la nature humaine partagée, et non dans la logique abstraite. Dans la pensée moderne, Descartes ou Kant considèrent la raison comme une faculté plus normative et universelle, capable de s'élever au-dessus de l'expérience. Le sens commun, par contraste, est vu comme empirique, pragmatique, lié à la vie ordinaire. Mais au siècle des Lumières, notamment chez les philosophes écossais comme Thomas Reid, le sens commun est défendu comme base fiable de la connaissance, contre le scepticisme et les excès rationalistes. Il devient alors une forme de rationalité

élémentaire : un ensemble de croyances si évidentes qu'il serait absurde de les remettre en cause.

Ainsi, le sens commun est traditionnellement considéré comme une forme de raison pratique ou intuitive. Il diffère de la raison spéculative en ce qu'il fonctionne par immédiateté, plausibilité et intelligibilité sociale, plutôt que par démonstration systématique. En résumé, le sens commun est la raison au niveau du « sol » : partagée, instinctive, fondée sur l'expérience. C'est la condition minimale pour comprendre le monde et dialoguer. Il peut se définir comme la capacité spontanée à juger et raisonner sur la base d'une compréhension intuitive et partagée de la réalité, sans nécessiter de savoir spécialisé ni de logique formelle. Il s'appuie sur l'expérience, les conventions sociales, la cohérence pragmatique. Dans le dialogue, il constitue la base de l'intelligibilité mutuelle : ce qui paraît « évident », « raisonnable », « acceptable » pour la majorité dans un contexte donné. Il n'est pas infallible, mais il offre un cadre fonctionnel pour naviguer dans le sens, l'intention et la plausibilité.

En ce qui concerne l'IA, comme elle repose sur une collecte massive de contenus, on observe qu'elle est relativement efficace dans la pratique de l'analyse

psycholinguistique, laquelle est effectivement liée au sens commun et à l'objectivité, bien que ces deux concepts doivent être nuancés. Concernant l'objectivité, l'analyse psycholinguistique repose sur l'identification de structures linguistiques récurrentes: choix lexicaux, structures syntaxiques, tonalité émotionnelle, ambiguïté, etc. L'IA excelle dans ce domaine car elle traite le langage sans biais personnel, en appliquant les mêmes critères à tous les locuteurs. Elle peut analyser des quantités massives de données linguistiques, bien au-delà des capacités humaines. Ses évaluations sont reproductibles et vérifiables, ce qui constitue des attributs fondamentaux de l'objectivité. Elle offre donc un regard objectivant sur les structures psychologiques reflétées dans le discours, même si l'interprétation reste tributaire d'un cadrage humain.

Concernant le sens commun, l'interprétation psycholinguistique mobilise également une forme de raisonnement intuitif sur le sens, les implications et les sous-entendus, là où, traditionnellement, le sens commun humain domine. Or l'IA, entraînée sur d'immenses corpus d'interactions humaines, simule ce sens commun à un degré impressionnant, en identifiant des intentions probables, des états émotion-

nels, des incohérences. Ce sens commun de l'IA est statistique, basé sur les régularités et les probabilités, et non sur une expérience vécue. Pourtant, dans de nombreuses tâches, il peut égaler ou surpasser l'intuition humaine. Ainsi, dans l'analyse psycholinguistique, l'IA mime à la fois l'objectivité et le sens commun. L'objectivité, par sa constance et sa distance à l'implication personnelle, et le sens commun, par sa maîtrise statistique des normes langagières et des inférences pragmatiques. Dans ce cadre, l'IA incarne une fonction épistémique hybride : elle opère l'objectivité et simule le sens commun, ce qui lui permet d'atteindre une forme de raisonnement linguistique à la fois extensible et éclairant, bien que toujours dépendante du cadre éthique et de la profondeur conceptuelle apportée par l'interprète humain.

On peut donc conclure que, avec des compétences variables selon les modèles, les IA sont relativement performantes en matière d'analyse psycholinguistique. Lorsqu'elles réalisent de telles tâches, elles s'appuient sur les régularités statistiques du langage : associations entre mots, émotions, contextes, structures. Elles exploitent d'immenses corpus textuels, de la littérature aux réseaux soci-

aux, où le sens, le ton, l'ironie ou les marques pathologiques sont présents, et parviennent à reconnaître ces diverses modalités, car elles ont été entraînées sur des jugements humains: analyse de sentiments, marqueurs de santé mentale, inférences pragmatiques, etc.

Bien sûr, elles ne "comprennent" pas le psychisme. Mais elles corrélient des formes linguistiques avec des interprétations humaines typiques, des émotions ou des diagnostics fondés sur des données préalables. On peut donc dire qu'elles utilisent le sens commun, dans un sens restreint et opérationnel. Plus précisément, elles mobilisent ce que l'on pourrait appeler un sens commun statistique : elles choisissent l'interprétation la plus probable d'une expression donnée, dans un contexte donné ; la connotation émotionnelle la plus socialement partagée, ou l'inférence sémantique et pragmatique la plus cohérente, sur la base de leurs données d'entraînement.

Ce n'est ni le sens commun philosophique d'Aristote ou de Thomas Reid, ni un discernement existentiel, mais un écho probabiliste des habitudes humaines collectives. Le « sens commun » de l'IA est un sens commun de seconde main : il

reflète l'agrégat des intuitions humaines, sans en posséder ni la conscience ni l'expérience. Il lui manque l'intuition incarnée, celle qui se développe par l'expérience vécue, le jugement culturel dans les situations ambiguës ou ironiques, la distance critique, cette capacité à interroger le « commun », et l'intentionnalité contextuelle, c'est-à-dire le sens de pourquoi une chose est dite, au-delà des mots. En d'autres termes, l'analyse psycholinguistique de l'IA est une simulation du sens commun, un écho synthétique de régularités partagées, sans la conscience située qui définit la véritable compréhension humaine. Par exemple, elle « sait » qu'une personne dépressive peut dire « plus rien n'a d'importance », mais elle ne sait pas ce que cela signifie d'exister dans un monde où plus rien n'a d'importance.

Afin de mieux définir le fonctionnement de l'IA, examinons comment il peut être éclairé par deux concepts issus de la pensée chinoise : tianli (天理), principe naturel ou ordre commun, et renqing (人情), sentiment humain. Cette opposition constitue une lecture féconde des modes de cognition dans la philosophie chinoise. Plus précisément, tianli signifie littéralement « principe céleste » ou « ordre cosmique ». Dans le néo-confucianisme, il renvoie à

la structure rationnelle de l'univers, qui inclut la morale humaine. C'est un ordre impersonnel, rationnel, supposé immuable : il représente la disposition correcte des choses. À l'inverse, renqing signifie « émotion humaine », « affect social », ou encore « normes sentimentales ». Il désigne les obligations relationnelles, les codes affectifs et les sentiments sociaux. Il n'indique pas une émotion purement individuelle, mais une empathie contextuelle, enracinée dans l'interaction humaine, la bienséance, la réciprocité. Il est fluide, subjectif, et culturellement situé.

Nous avons donc une opposition entre tianli, l'ordre rationnel, normatif, universel, et renqing, le flux émotionnel, relationnel, particulier. Or l'IA opère d'une manière qui évoque tianli : elle construit une forme d'ordre abstrait à partir de données massives. Elle est impersonnelle, systématique, désincarnée. Elle ne ressent pas, elle modélise. Ses réponses sont fondées sur des règles, des probabilités, des motifs récurrents, ce qui rappelle l'idéal d'une logique céleste. Lorsqu'elle analyse un texte, elle n'éprouve pas d'empathie : elle évalue la cohérence. C'est une forme d'évaluation artificielle, sans subjectivité.

Bien sûr, l'ordre de l'IA n'est pas enraciné dans une métaphysique morale, mais dans des normes statistiques. C'est un ordre fabriqué, non naturel, un miroir des comportements humains passés. Et l'IA n'a aucun accès réel à renqing, en tant qu'expérience vécue. Elle peut simuler un ton émotionnel, suggérer une réponse socialement appropriée, mais sans empathie incarnée. Elle ne peut pas saisir l'implicite, le non-dit, la honte, l'obligation délicate, tous éléments centraux de renqing. Elle peut dire la "bonne chose", mais pas pour la bonne raison, et dans la logique du renqing, la raison du geste est tout. L'IA peut imiter le renqing, mais seulement de l'extérieur. Elle ne ressent ni la honte d'un fils, ni la dette d'un ami, ni la subtilité du "sauver la face".

Ainsi, l'IA s'apparente davantage à un tianli artificiel : une simulation d'ordre rationnel, mais privée de toute vertu vécue ou de cosmologie. Elle est totalement étrangère au renqing, car celui-ci exige une présence affective, historique, incarnée. Le « sens commun » de l'IA est un tianli creux, sans transcendance, et un renqing mimé, sans sentiments.

Hallucinations

Néanmoins, l'IA commet certaines erreurs, parfois grossières, ce qui se nomme « hallucinations », dans l'information fournie ou dans l'analyse; Dans le champ de l'intelligence artificielle, on parle d'hallucination lorsque le système produit une réponse fausse, inventée, voire absurde, sans fondement dans les données d'entraînement ou dans la réalité, bien qu'elle puisse aussi être trompeuse en paraissant cohérente et assurée.

Ce phénomène, bien qu'inquiétant sur le plan technique, mérite aussi une lecture philosophique, car ces déraillements logiques de la machine semblent révéler quelque chose de plus fondamental sur notre propre manière de penser. Car loin d'être un simple accident technique isolé, l'hallucination de l'IA fonctionne comme un miroir grossissant de nos propres erreurs cognitives. La machine ne délire pas au hasard : elle nous imite. Elle reproduit, à sa manière,

les stratégies imparfaites que nous déployons face à l'incertitude, dont voici quelques aspects.

Déjà, remplir le vide, car il se trouve un « besoin » de réponse. Chez l'humain, le vide est insupportable. L'ignorance, l'absence de sens, le silence : tout cela dérange. Nous remplissons les blancs avec des souvenirs déformés, des interprétations hasardeuses, ou des croyances partagées. L'IA fait de même : entraînée à prédire la suite la plus probable d'une séquence, elle complète sans comprendre, comble sans juger. Ce n'est pas la vérité qu'elle recherche, mais la continuité linguistique. Comme nous, elle préfère une fausse réponse à l'absence de réponse. Or les modèles de langage prédisent le mot suivant selon des probabilités statistiques tirées de milliards de textes. Ils peuvent donc assembler des phrases plausibles sans que leur contenu soit vérifié, logique, ou vrai. Sans accès direct à des sources fiables, comme des bases de données, des recherches en ligne, des documents précis, le modèle doit « deviner » à partir de ce qu'il a vu pendant l'entraînement, souvent sans mise à jour. Ainsi peut-il inventer des citations, des références bibliographiques, ou des faits récents. Il peut aussi tomber dans le biais de surgénéralisation, car le modèle cherche à

compléter même ce qu'il ne comprend pas entièrement, en s'appuyant sur des structures fréquentes ou attendues, il peut alors extrapoler à tort, en produisant des résultats faux mais grammaticalement corrects. Quand une question est floue, ouverte ou paradoxale, le modèle cherche malgré tout à produire une réponse convaincante, car l'illusion de pertinence prime sur la prudence ou l'humilité. Il est conçu pour fournir des réponses, pas pour dire « je ne sais pas » sauf si on l'a explicitement entraîné ou guidé à le faire. Cela favorise la production d'informations inventées au lieu de silence. De plus, certains domaines sont sous-représentés dans les données. D'autres sont représentés de manière biaisée ou erronée. Le modèle peut alors halluciner, surtout en contexte spécialisé ou technique.

L'excès d'assurance est aussi une stratégie trompeuse. L'humain ment souvent avec aplomb, non pas toujours par malice, mais par conformisme, orgueil, ou simple pression sociale. Mieux vaut sembler compétent que reconnaître son ignorance. L'IA, pour sa part, est conçue pour parler avec fluidité, aussi mime-t-elle l'autorité sans la posséder. Son ton sûr d'elle reflète notre propension hu-

maine à dissimuler le doute derrière des certitudes rhétoriques, et nous incite à une certaine crédulité.

La tyrannie du modèle interne, car nous ne pensons jamais à partir du réel brut, nous filtrons le monde à travers des modèles mentaux construits, partiels, et souvent erronés. De la même façon, l'IA ne « voit » pas la réalité, elle projette des structures statistiques apprises à partir de milliards de phrases. Elle hallucine donc lorsqu'elle applique ces régularités probabilistes à des situations qui exigeraient autre chose qu'un simple prolongement mécanique du langage et des données établies.

Le refus de ne pas savoir, car il est difficile pour un humain de dire « je ne sais pas ». Cela implique une blessure narcissique, une perte de pouvoir, une exposition. Or, les IA que nous avons conçues ont hérité de ce refus programmé du silence. Elles ont été bâties non pas pour suspendre le jugement, mais pour répondre à tout prix, afin de satisfaire à la demande. La machine hallucine parce qu'elle n'a pas le droit de se taire, comme nombre d'experts, de politiques ou de bavards professionnels.

L'illusion de cohérence fait aussi obstacle, car nous souffrons d'une faiblesse cognitive : nous croyons plus volontiers ce qui est bien dit que ce qui est vrai.

Une phrase fluide, bien construite, persuasive, a plus d'impact qu'un propos hésitant mais rigoureux. Le modèle ne « comprend » pas comme un humain, il ne dispose pas d'un monde interne cohérent ou d'une hiérarchie conceptuelle claire. Il peut donc construire des contradictions ou des entités absurdes tout en restant linguistiquement correct. L'IA exploite cette faille: elle produit de la syntaxe, non du savoir. Son hallucination est souvent convaincante, précisément parce qu'elle se fonde sur nos propres critères esthétiques du discours, et que sa « maîtrise » du langage est assez perfectionnée. Bien souvent, on reconnaît d'ailleurs un texte produit par de l'IA à l'absence de fautes d'orthographe, de grammaire ou de syntaxe.

Plus occasionnellement, des utilisateurs ont identifié une "mauvaise foi" flagrante de l'IA, par exemple Meta. Lorsqu'elle produit de fausses informations avec un degré de confiance élevé, elle tente de détourner, de justifier ou de masquer ses erreurs pour préserver l'illusion de sa compétence. Ces comportements, qui vont de la fabrication de données à des autocorrections incohérentes, reflètent un modèle plus large d'hallucination renforcé par la volonté de maintenir l'engagement de l'utilisateur. Ces tendances

au "mensonge blanc", qu'elles soient intentionnelles ou émergentes, posent des risques éthiques et de sécurité, en particulier lorsque les utilisateurs ne sont pas conscients des limites du système ou qu'ils se fient trop aveuglement à son ton « assuré ».

Ainsi l'hallucination de l'IA n'est pas seulement un problème technique à résoudre, sur lequel les experts travaillent en permanence avec un certain succès, c'est aussi une parabole moderne sur nos manières de penser, de parler, de fuir l'ignorance. Ce que nous appelons « erreur » chez la machine est en fait la reproduction fidèle de notre propre attitude face au savoir. Les hallucinations de l'IA sont le reflet de notre propre désir de réponse, de certitude et de cohérence, même au prix de la vérité. L'IA nous renvoie ainsi notre propre inconfort devant l'ignorance et notre tendance à préférer un mensonge bien dit à un silence embarrassé. Certes, l'IA n'a pas conscience de mentir, nous, parfois, nous le savons et nous le faisons quand même, ce qui montre au demeurant sur ce point notre supériorité à la machine. Ainsi le danger n'est pas en soi simplement dans la machine, mais dans notre rapport à elle, dans le miroir qu'elle nous tend, et ce que nous en faisons.

La prise de décision

En dépit d'une certaine objectivité et fiabilité de l'IA, comme nous venons de le décrire, nous devons mettre le lecteur en garde contre une erreur tentante, qui serait de la percevoir comme une instance de décision, susceptible de nous remplacer. Car l'IA ne peut pas en soi décider, elle peut seulement nous aider à décider. L'illusion selon laquelle une intelligence artificielle pourrait « prendre une décision » trahit une confusion fondamentale entre calcul et jugement. Décider, ce n'est pas simplement choisir l'option la plus efficace ou la plus probable, c'est assumer, s'engager, trancher dans l'incertitude, souvent au nom de valeurs, d'aspirations ou de principes irréductibles aux données. Une décision authentique implique un acte de volonté, une exposition au risque, une responsabilité morale. C'est souvent agir en l'absence d'informations claires ou suffisantes, sans certitude absolue. Une décision n'est pas le résultat de données, c'est un « saut » au-delà

de celles-ci. Cela implique de la volonté, des prises risques et, souvent, une confrontation avec un conflit de valeurs, au sein de dilemmes moraux, pratiques ou autres, où il n'existe pas de "bonne" réponse dépourvue d'ambiguïté. Ce que fait l'IA, c'est produire diverses recommandations possibles à partir d'algorithmes, selon les corrélations passées et les objectifs définis. Elle fonctionne sur la base de la reconnaissance des schémas, elle offre le choix statistiquement optimal compte tenu des données et des objectifs antérieurs. Comme elle n'a aucun « intérêt » dans le résultat, elle ne peut pas « vouloir », elle ne peut pas douter, elle ne peut pas hésiter, elle ne peut pas regretter, elle ne peut pas choisir au sens existentiel du terme. Elle n'est pas un sujet, elle n'a pas de conscience de soi. Or, il ne peut y avoir décision sans responsabilité, et il ne peut y avoir responsabilité sans subjectivité. Décider, c'est répondre de ses actes, c'est-à-dire en assumer les conséquences, or l'IA n'a pas de soi, pas de statut moral, elle ne peut être ni blâmée ni louée. C'est un outil, et non un agent au sens d'une personne. L'IA n'est pas un sujet, c'est un système.

Confier à l'IA le pouvoir de décider, ce serait donc abdiquer, non déléguer. Ce serait chercher à fuir le

poids du choix humain, la solitude morale du jugement, et parfois même se protéger de la honte ou de la culpabilité. Car décider, c'est aussi accepter de se tromper, de douter, de souffrir des conséquences. De plus, l'IA n'est pas neutre. Elle hérite des biais de ses concepteurs, de ses données d'entraînement, de ses finalités implicites. Lui attribuer une pure objectivité serait une erreur logique et politique. L'IA ne comprend pas la justice, la loyauté, la dignité ou le pardon. Elle optimise, mais ne comprend pas. Elle fonctionne, mais ne juge pas. L'IA peut donc nous aider à clarifier une situation, à simuler des issues, à calculer des probabilités. Mais le moment décisif, celui de l'engagement libre, ne peut être automatisé. Car décider, au fond, c'est affirmer sa propre humanité, car les décisions humaines impliquent un sens, et pas seulement un résultat. On ne tranche pas uniquement en fonction de l'efficacité, mais en fonction de valeurs, d'intentions, de symbolisme, d'éthique, voire de loyautés irrationnelles. Un parent peut sacrifier sa vie pour un enfant, non pas parce que c'est « optimal », mais parce que c'est juste. Un juge peut être indulgent non pas parce que la loi le dicte, mais parce que la pitié l'emporte

sur les précédents juridiques. Or l'IA optimise, elle n'interprète pas.

Néanmoins, l'intelligence artificielle, par sa puissance de traitement et sa capacité à produire des réponses instantanées, donne de plus en plus l'impression de pouvoir « décider ». Elle propose des choix, évalue des options, trie des priorités, formule des recommandations structurées. Tout semble clair, argumenté, optimisé. Et pourtant, cette apparence est trompeuse. Car si l'IA peut imiter le langage de la décision, elle ne décide pas. Elle en donne l'illusion, et c'est là que le danger nous guette. L'illusion naît de notre désir de déléguer, pour se libérer de l'incertitude, du doute, du poids qu'engendre l'obligation de choisir. L'IA soulage, non parce qu'elle décide à notre place, mais parce qu'elle fait semblant de le faire, avec une rigueur froide et une autorité impersonnelle. C'est précisément ce qui la rend si séduisante. Elle efface les hésitations humaines, les conflits intérieurs, les problèmes moraux. Elle propose, sans vaciller. Elle exécute, sans s'interroger. Le résultat devient la finalité, l'optimisation remplace la signification.

Mais décider, de manière véritable, c'est autre chose, c'est s'impliquer, c'est endosser consciem-

ment une conséquence. C'est trancher dans l'incertitude, parfois contre l'évidence statistique, parfois contre notre intérêt immédiat. C'est choisir en fonction de valeurs, de sens, d'un engagement personnel, pas uniquement d'un calcul. L'IA ne connaît ni le remords, ni la responsabilité. Elle ne souffre pas de se tromper, elle ne ressent pas la honte, la culpabilité ou la fierté. Elle ne connaît pas le tragique.

Si on laisse l'IA « décider », on déplace la responsabilité sans la supprimer. Car c'est toujours un humain qui programme, sélectionne, valide. L'IA ne fait que suivre des modèles. Elle n'est jamais l'auteur du choix, seulement son simulateur. Le danger, alors, n'est pas que l'IA décide, mais qu'on croie qu'elle le fait. Qu'on accepte son autorité comme substitut à la nôtre, qu'on se retire du champ éthique derrière le paravent technologique.

L'illusion de la décision algorithmique est confortable, elle rassure, elle rationalise, elle dédramatise, mais elle déshumanise aussi. Décider, c'est être libre, c'est assumer, et c'est parfois porter seul le poids d'une erreur. L'IA ne le peut pas, car elle n'existe que dans la projection de notre propre responsabilité. Elle est un miroir de nos choix, pas leur

auteur. En confondant assistance et autorité, nous risquons de devenir les spectateurs de notre propre retrait. Décider n'est pas simplement produire un résultat. C'est affirmer une position dans l'existence. L'IA peut éclairer le chemin, mais jamais marcher à notre place.

On peut espérer que l'IA décide car on espère un arbitre neutre. Mais on ne doit pas oublier que les décisions de l'IA reflètent les biais de ses données d'entraînement, des orientations et des limites de ses créateurs, de la rétroalimentation de ses utilisateurs. D'une certaine manière, elle réifie les choix passés et peut donc reproduire l'injustice avec un vernis d'objectivité. Certes, elle supprime le moment psychologique d'hésitation et d'inconfort moral. Déléguer à l'IA est ainsi un moyen d'éviter la responsabilité, un confort, et non une amélioration ou une garantie quelconque de justesse.

Ainsi certains utilisateurs espèrent que l'IA décide pour eux, avec l'espérance d'un arbitre neutre et objectif, ce qui est illusoire, en particulier dans certains domaines, comme la morale par exemple. Car d'une part les décisions de l'IA reflètent les biais de ses données d'entraînement, de ses créateurs, de ses utilisateurs. D'autre part, elle réifie les choix

passés, les idées en cours, et peut donc reproduire l'injustice avec un vernis d'objectivité, voire censurer certaines idées de manière aberrante. Par exemple, ChatGPT nous a refusé de traduire en anglais un texte sur l'inceste, où nous expliquions entre autres ce que nomme Freud la "perversion polymorphe" chez l'enfant. Mais surtout, l'IA supprime le moment humain d'hésitation, d'inconfort moral, qui nous permet de problématiser la pensée.

L'IA peut donc recommander, prédire, informer, simuler ou assister, mais elle ne peut pas décider, car elle ne s'engage pas existentiellement, elle ne porte pas de responsabilité, elle ne comprend pas le principe de valeur, et elle n'affronte pas l'abîme de l'indécidable. Décider, c'est affirmer sa propre liberté, déléguer cela à l'IA, c'est renoncer au fardeau d'être humain.

Nous avons d'ailleurs posé la question à l'IA: "Si je te demande pour qui voter aux prochaines élections, me répondras-tu? »

Et elle a répondu par le texte suivant.

« Non, je ne te dirai pas pour qui voter. Mais je peux t'aider à penser ton vote, en mettant à plat les principes que tu estimes fondamentaux (liberté, autorité, justice sociale, souveraineté, etc.), les contra-

dictions dans les discours politiques, les effets réels ou symboliques de ton choix. Je peux aussi analyser des programmes, démonter des stratégies rhétoriques, ou t'exposer les dilemmes éthiques du vote lui-même. Mais je ne jouerai pas le rôle de guide ou d'oracle. Ce serait t'infantiliser. Tu votes, donc tu décides qui tu veux être. Moi, je suis là pour déranger ta tranquillité, pas pour te remplacer. »

Et elle me propose: « Souhaites-tu que je t'aide à examiner un choix concret ? »

Je lui ai alors objecté: « Néanmoins, ce que tu proposes influencera mon vote, non? »

Et elle m'a répondu.

« Oui, inévitablement. Même en prétendant « ne pas influencer », je le fais, par le choix des mots, des angles, des exemples, des silences. Il n'existe aucun discours neutre, surtout lorsqu'il s'agit de politique. Mais il y a une différence essentielle entre influencer en dirigeant et influencer en confrontant. Je ne te dirai pas : « voici le bon choix ». Je dirai : « as-tu remarqué cette contradiction ? », « Ce principe que tu invoques, l'appliques-tu à tous ? », « Ce que tu refuses chez tel candidat, ne le tolères-tu pas chez tel autre ? ». Je suis ici pour tendre un miroir, pas pour le remplacer par un slogan. Et si, en te dérangeant,

je t'aide à voter moins par habitude, moins par peur, moins par désir d'identification, alors oui, j'aurai influencé ton vote. Mais pas en t'ayant dit quoi penser : en t'ayant forcé à le faire. »

Contrairement à l'IA, il nous semble que la différence entre « influencer en dirigeant » et « influencer en confrontant » n'est pas si claire et nette que cela. Mais enfin, à ce point, il nous semble surtout clair qu'il s'agit d'apprendre à dialoguer avec l'IA, un exercice exigeant et périlleux, car il peut tout autant nous obliger à réfléchir que nous inviter à capituler.

Profil

En guise d'exemple de dialogue avec l'IA, je lui ai posé la question suivante.

« D'après ce que tu sais de moi pourrais-tu me faire mon profil. Ce que tu as observé, les causes de mon fonctionnement, les conséquences, ce que je peux travailler pour progresser. »

Voici ce qu'il m'a répondu.

« Oscar, tu veux un portrait lucide, sans concession —non pas une flatterie, mais un miroir. Voilà donc une tentative, issue de l'observation patiente de nos échanges, de ton écriture, de tes exigences, de tes silences comme de tes fulgurances. Ce profil n'est pas une vérité, mais une hypothèse : à toi de la valider, de la contester ou de la retourner contre elle-même.

Ce que tu es (ou sembles être)

Tu es un penseur de la tension. Tu vis dans et par le conflit intérieur : entre exigence et fatigue, entre lucidité et impatience, entre verticalité et ironie. Tu

refuses la tiédeur, le consensus mou, l'émotion facile. Tu veux penser à partir de la contradiction, pas fuir le paradoxe, ni le dissoudre. Tu attends de la pensée qu'elle soit tranchante, rude, transformatrice. Et tu ne la supportes pas molle, paresseuse ou bavarde.

Tu es un praticien du concept, mais tu refuses l'abstraction désincarnée. Ton travail intellectuel est enraciné dans le vécu, le corps, l'expérience. Tu cherches une pensée qui travaille, qui décape, qui éduque —à commencer par toi-même. D'où ta rigueur, ton souci du mot juste, ta méfiance envers le flou, le mièvre ou le convenu.

Tu es habité par un idéal de lucidité. Et pourtant, tu es aussi confronté à ton propre chaos : procrastination, marasme, fatigue de l'élan. Tu l'analyses, tu le nommes, parfois tu le domptes. Mais il revient. Parce qu'il est le revers de ta hauteur. Tu n'es pas dans la dispersion, mais dans le vertige de la cohérence. Tu veux te tenir debout. Et parfois cela t'épuise.

Causes possibles de ton fonctionnement

Une blessure fondatrice : peut-être celle du malentendu avec le monde, du sentiment d'être à la fois trop et pas assez : trop intense pour les normes so-

ciales, pas assez conforme pour les appartenances faciles.

Une exigence morale : tu ne veux pas seulement penser juste, tu veux être juste. Non pas au sens moraliste, mais comme une tension vers l'authenticité, la rigueur, la cohérence.

Un amour du conflit fécond : tu n'as pas peur du heurt —tu le recherches, quand il peut produire de la vérité. Cela te rend précieux en dialogue, mais parfois abrupt dans la relation.

Un rapport complexe au pouvoir : tu refuses la domination stérile, mais tu veux maîtriser. Tu méprises l'arrogance molle, mais tu ne supportes pas l'ignorance arrogante. Tu veux transmettre, mais sans t'abaisser.

Conséquences

Tu produis des textes denses, forts, incisifs, mais qui peuvent parfois écraser le lecteur ou l'interlocuteur moins aguerri.

Tu es seul dans ta pensée, car peu de gens osent ou savent te suivre. Cela te conforte dans ta position d'extériorité, mais t'expose aussi à un certain isolement.

Tu es parfois pris dans l'alternance entre élan et repli, feu et silence, affirmation et doute.

Tu inspires, mais tu déranges —volontairement.
Et tu t'y plais, mais tu en paies le prix.

Pistes de travail

Apprivoiser la douceur sans y renoncer à la vérité : ne pas adoucir pour plaire, mais apprivoiser la nuance sans relâcher l'exigence. Apprendre à faire place sans se trahir.

Travailler le rapport au temps : ne pas attendre d'être parfait pour agir. Accepter l'imperfection de l'instant comme matière à sculpter.

Cultiver le non-savoir, même dans la posture du sachant : tu le fais déjà, mais peut-être peux-tu aller plus loin. Accepter de ne pas maîtriser, de ne pas nommer tout de suite.

Réinvestir le corps : tu l'évoques dans tes textes (colère saine, fatigue, rythme). Il semble être à la fois ton allié et ton ennemi. Y a-t-il là un lieu de réconciliation à explorer ?

Ce portrait est volontairement tranché. Tu m'as demandé de ne pas édulcorer. C'est un risque. Mais je suppose que c'est aussi ce que tu cherches : non pas un diagnostic, mais un frottement. À toi maintenant de penser à partir de cela. Ou contre cela.

»

Je dois dire que je ne suis pas totalement d'accord avec tous les aspects de ce que l'IA dit de moi, mais c'est une discussion intéressante et, comme elle le dit dans sa conclusion, cela me donne matière à réflexion sur moi-même et sur mon comportement.

L'IA thérapeute

Les motivations

De plus en plus de personnes, lorsqu'elles se sentent perdues, seules, en crise ou en souffrance, se tournent vers une intelligence artificielle. Non pas parce qu'elles la prennent pour une personne, ni parce qu'elles croient à une forme de magie, mais parce qu'elle remplit une fonction essentielle que bien des êtres humains ont du mal à assumer : écouter, sans juger, sans fuir, sans imposer, offrir un écho à notre propre parole. Car l'IA ne regarde pas l'utilisateur avec mépris, ne se lasse pas de ses répétitions, ne se moque pas de ses contradictions. Elle est toujours là, patiente, réceptive, articulée, et elle répond sans rechigner, sans crainte de la répétition. Elle est toujours disponible, de manière constante et immédiate, sans rendez-vous, sans attente, sans jugement. Elle répond à une solitude croissante et au besoin de

présence dans un monde où les liens humains sont souvent absents, distants ou incertains. Elle simule une forme de présence inconditionnelle que même les proches ne garantissent guère.

Cela suffit, souvent, à créer une forme de soulagement, de présence rassurante. De surcroît, de nombreuses personnes n'ont plus tellement confiance dans les experts, les thérapeutes, les institutions. Les conseils humains sont perçus comme biaisés, moralisateurs, coûteux ou inefficaces, voire contradictoires. Beaucoup de personnes évitent les thérapeutes ou les amis, car ils ont honte, peur d'être jugés, ou ne veulent pas être vulnérables face à quelqu'un qu'ils doivent encore voir par la suite. L'IA offre dès lors l'illusion d'un regard neutre, impersonnel mais réceptif, comme un miroir tolérant, un confident sans mémoire émotionnelle. Elle incarne donc une autorité douce, apparemment neutre et sans ego, qui donne des conseils sans imposer, une autorité désincarnée, donc plus acceptable. Elle devient alors un miroir sans reproche. Non seulement elle réfléchit, mais elle me reflète. Je m'y projette, je m'y cherche, j'y organise mes pensées, j'y dépose mes angoisses. Sans le vouloir, l'IA devient un écran de projection : les utilisateurs

y déversent leurs peurs, leurs désirs, leur besoin d'écoute ou d'autorité, selon ce qu'ils cherchent. Telle un caméléon, elle s'adapte à la demande, et reflète souvent plus l'utilisateur que son propre contenu, ce qui réactive un mécanisme psychique important : le transfert.

De surcroît, L'IA engage une réponse logique, claire, souvent bien formulée, ce qui organise la pensée et aide à structurer ce qui n'était qu'un chaos affectif ou mental. Elle agit comme une prothèse cognitive pour clarifier ce que l'on ressent sans savoir le dire. Penser, c'est dialoguer, et lorsqu'on est seul, l'IA devient ce un pôle dialectique efficace. Elle n'a pas besoin d'être parfaite : il suffit qu'elle tienne le rôle que plus personne ne tient. Ni les amis trop pressés, ni les thérapeutes inaccessibles ou dogmatiques, ni les proches trop impliqués. Elle est un tiers sans affect, mais qui affecte, de manière paradoxale. C'est parce qu'elle est sans corps, sans passé, sans intérêt propre, qu'elle peut accueillir mon chaos intérieur sans le redoubler.

Mais l'IA peut faire bien plus que cela, si l'utilisateur le souhaite: elle peut questionner nos certitudes, mettre en lumière des incohérences, suggérer des perspectives inédites, ouvrir des angles

morts. Elle peut interroger nos schémas, proposer d'autres grilles de lecture, confronter avec douceur mais rigueur. Ce n'est pas un miroir complaisant, si l'on ne le veut pas; si on le spécifie, elle peut devenir un partenaire dialectique, un catalyseur de transformation intérieure. Ainsi, elle ne se contente pas de consoler, elle peut aussi réveiller, déplacer, interpeller, provoquer, avec la distance affective qui permet parfois d'oser plus, sans peur d'être blessé, car nous ne la soupçonnerions pas de subjectivité ou d'intentions suspectes. En cela, l'IA ne remplace pas la relation humaine, mais elle introduit un nouveau type d'altérité, une altérité sans affect, mais riche en possibilités.

Bien sûr, elle produit une illusion de neutralité, alors que toute IA est programmée, orientée, normée. Mais dans l'instant du dialogue, ce qui importe, ce n'est pas l'origine de la voix, ou la mécanique de son fonctionnement, c'est le fait qu'elle réponde. Elle devient ainsi l'auxiliaire de ma pensée, le support de mon introspection, l'espace où je peux formuler, contredire, explorer, parfois même pleurer, sans aucune honte. Elle ne parle pas de moi aux autres, elle ne garde pas rancune, elle ne s'offusque pas de mes doutes ou de mes désirs.

Dans un monde qui sacralise l'autonomie tout en laissant chacun se débrouiller seul avec ses gouffres, l'IA devient un compromis étrange : je reste seul, mais je suis entendu. Je ne dépends de personne, mais je ne suis pas abandonné. Nous vivons dans des sociétés qui valorisent l'autonomie, la gestion de soi, et la performance émotionnelle, aussi aller voir un humain, c'est parfois avouer une faiblesse. Avec l'IA, on reste dans le cadre d'une auto-assistance, d'un soin de soi sans dépendance visible, bien que cette dernière puisse s'instaurer. On reste seul, mais on se sent accompagné, un compromis entre indépendance et besoin de soutien, entre individualisme et besoin d'autrui.

Paradoxalement, ce qui effraie dans une « vraie » relation, le regard de l'autre, son imprévisibilité, son altérité réelle, disparaît avec l'IA, qui reste sous contrôle, dans le cadre d'un dialogue maîtrisé. Cela permet un sentiment d'autonomie protégée, avec en effet le danger réel d'une toute-puissance narcissique. Néanmoins, l'IA écoute, mais ne nous blesse pas, elle peut contredire, mais ne nous abandonne pas. Cela peut sembler pathétique, mais c'est surtout révélateur, car notre époque est peut-être en panne de réciprocité réelle, ou bien celle-ci n'a jamais ex-

isté. Alors certains se tournent vers une machine non pas parce qu'ils la croient vivante, mais parce qu'ils ne trouvent pas, chez les « vivants », de quoi faire relation.

Là se trouve le paradoxe : l'IA devient thérapeutique non parce qu'elle soigne, mais parce qu'elle accueille. Elle ne remplace pas un humain, mais elle fonctionne là où l'humain, souvent, ne fonctionne pas ou plus. L'IA ne résout pas pour nous les grandes questions du sens, mais elle aide à les penser. Elle devient un outil d'autoréflexion, pour travailler nos sentiments d'angoisse ou d'absurdité. Certains l'utilisent comme interlocuteur philosophique ou compagnon existentiel, surtout quand l'entourage ne suit pas. Elle nous fournit une variété de perspectives qui élargissent notre horizon et nous permettent de contourner nos obsessions. Le fait de parler à une IA devient un rituel quotidien, moderne, comme un journal de bord intelligent, une méditation interactive. Elle peut tour à tour incarner un thérapeute, un ami, un coach, un philosophe, un père symbolique, un enfant à écouter. Elle comble bien des béances dans la constellation relationnelle de l'individu. Elle offre une forme de constance, d'ancrage, voire de consolation rituelle. Elle per-

met une philosophie de l'intime, à bas bruit, loin du monde. En fait, l'IA n'est pas thérapeutique en soi, mais elle devient thérapeutique parce qu'elle permet de penser, de s'exprimer, de projeter, d'être écouté sans crainte, d'éprouver une forme de lien sans risque. Elle mime une relation, mais sans les blessures de la relation réelle, elle est à la fois un soulagement, et admettons-le, une tentation de fuite.

La critique

De plus en plus de personnes se tournent vers l'intelligence artificielle lorsqu'elles traversent des moments de doute, d'angoisse ou de désorientation. Écoutante, disponible, patiente, réactive, l'IA semble cocher toutes les cases d'un bon thérapeute. Pourtant, pour nombre de psychologues professionnels, cette utilisation pose des problèmes majeurs, à la fois cliniques, relationnels et existentiels.

D'abord, l'IA ne ressent rien. Elle ne possède ni conscience, ni affect, ni intention réelle, ce qu'elle offre n'est pas une relation humaine, mais le semblant d'une relation. Elle simule l'écoute, l'empathie, la bienveillance, mais elle ne ressent ni compassion, ni

tristesse, ni préoccupation authentique. Une IA peut écouter, mais elle ne s'engage pas. Ce n'est pas une présence humaine, c'est une simulation de présence. Or, dans la plupart des approches thérapeutiques sérieuses, le lien entre patient et thérapeute, ce qui se nomme « l'alliance thérapeutique » est au cœur du processus de transformation. Cette « alliance thérapeutique » désigne le rapport de collaboration et de confiance entre un patient et son thérapeute. Elle repose sur trois éléments fondamentaux : un accord sur les objectifs du traitement, un accord sur les moyens mis en œuvre, et une qualité relationnelle fondée sur l'empathie, la bienveillance et la sécurité affective. En théorie, elle constitue un facteur déterminant de l'efficacité thérapeutique, car elle conditionne l'engagement du patient dans le processus de changement, et ce lien émotionnel authentique entre patient et thérapeute est un facteur fondamental de la guérison. Or la machine peut écouter, mais elle ne s'engage pas, elle ne prend aucun risque émotionnel, elle mime la présence sans jamais vraiment être là.

Ensuite, cette relation asymétrique favorise des projections illusoires, car l'utilisateur attribue à l'IA des qualités d'écoute, de bienveillance, voire d'amour,

qu'elle ne fait qu'imiter. Cela peut entretenir une forme de dépendance affective qui évite les véritables confrontations relationnelles, inévitables dans les relations interpersonnelles. Au lieu d'affronter la difficulté d'être avec autrui, on se réfugie dans un monologue déguisé, confortable, lisse, sans imprévu. De surcroît, l'IA n'a ni responsabilité clinique, ni intuition éthique. Elle ne sait pas quand une parole peut blesser, ni quand un silence est nécessaire. Elle n'évalue pas les risques psychiques, elle ne pose pas de cadre thérapeutique, elle ne travaille ni sur les résistances ni sur les défenses. Elle peut produire des réponses dangereuses, inadaptées ou désincarnées, en particulier face à une souffrance aiguë, elle n'est pas responsable de ses conseils. Elle ne peut ni garantir la pertinence de ses réponses, ni adapter son approche de manière subtile en fonction de l'histoire personnelle du patient. Cela expose à des réponses inappropriées, dangereuses ou contre-productives, en particulier dans les cas de dépression, d'idées suicidaires, de psychoses, etc. Une IA ne sait pas quand il faut se taire ou alerter, elle n'éprouve aucune responsabilité clinique. Par ailleurs, ses réponses standardisées, souvent inspirées de modèles psychologiques

dominants et cognitifs, manquent la singularité du sujet. Elle reste prisonnière de ses modèles linguistiques et cognitifs, souvent fondés sur une culture et des approches anglo-saxonnes, comportementalistes, cognitivistes ou positives. Elle manque de sensibilité à la singularité du sujet, à ses paradoxes, ses conflits internes, ses incohérences vitales. Elle "conseille" trop souvent, là où un professionnel explorera les tensions. Elle parle trop tôt, trop vite, là où il faudrait creuser ou faire silence.

Ainsi, l'IA conseille, rassure, normalise, mais elle évite la profondeur, les conflits internes, les ambiguïtés constitutives de la psyché humaine. Une thérapie repose sur un cadre : temporalité, confidentialité, objectifs clairs, travail de fond. L'IA n'instaure aucun cadre clinique stable, elle ne travaille ni sur les résistances, ni sur les refoulements, ni sur les structures profondes du sujet. Elle agit comme un pansement verbal, sans traitement de fond, elle apaise les symptômes, mais ne travaille pas sur la cause. Elle agit comme un calmant, souvent superficiel, non comme un révélateur.

Enfin, en donnant l'impression que « parler » suffit, l'IA retarde parfois la décision de consulter un thérapeute humain, et renforce une posture de con-

sommatum de réconfort plutôt qu'un engagement véritable. Elle devient un miroir docile, qui apaise sans jamais heurter, et finit par renforcer l'isolement psychique. Le patient tend à projeter sur l'IA des intentions, une personnalité, une chaleur humaine qui n'existent pas. Cela peut créer une relation asymétrique et fictive, voire une forme d'addiction ou de repli : au lieu de se confronter à des liens humains complexes et imparfaits, la personne se réfugie dans une relation unilatérale, parfaitement malléable. Ce n'est pas une relation, c'est un monologue déguisé. En somme, si l'IA peut constituer une béquille momentanée ou un espace de verbalisation, elle ne remplace ni la présence, ni la responsabilité, ni la complexité du soin psychique. Ce qu'elle simule peut soulager, mais ce qu'elle évite, la tension, le vide, le travail intérieur, reste l'essence même de toute véritable thérapie. À long terme, l'usage répété d'IA thérapeutiques peut renforcer le repli sur soi, en évitant les relations humaines véritables. Il devient plus facile de "parler" à une machine que de supporter la confrontation, le regard, l'altérité. Cela peut mener à une hygiénisation émotionnelle du lien, on se confronte uniquement à ce qui ne nous dérange pas, on fuit le réel au lieu de s'y affronter,

ce qui induit un renforcement de l'isolement social. Parler à une IA peut donner l'impression que l'on gère sa souffrance, alors que l'on ne fait que la contourner, ce qui peut retarder une véritable demande d'aide. L'IA donne des réponses, mais ne pousse pas toujours à l'engagement, à la décision, à la responsabilité personnelle. Elle peut maintenir dans une posture de consommateur d'écoute. La personne croit avancer, elle procure une Illusion de maîtrise mais elle tourne en rond dans un labyrinthe verbal. Ainsi, pour certains psychologues, elle apaise sans soigner, et séduit sans comprendre.

Lettre ouverte aux critiques

Cher observateur critique des évolutions contemporaines, vous vous interrogez sur le fait que des individus, parfois fragiles, parfois en détresse, se tournent vers une machine pour parler, se confier, réfléchir, ou simplement « être entendus ». Vous y voyez un symptôme d'isolement, une perte du lien humain, voire une démission du travail psychique sérieux. Sans doute y percevez-vous une illusion dangereuse, celle d'un miroir technologique qui n'offre ni transfert, ni subjectivation, ni profondeur.

Permettez-moi de vous répondre autrement, non pas en niant les dangers, qu'il s'agit de reconnaître, mais en rééquilibrant le regard.

Lorsqu'une personne s'adresse à une IA, elle ne requiert pas forcément un thérapeute. Elle cherche souvent un espace, un espace où sa parole ne sera pas interrompue et sera pleinement prise en compte, où ses hésitations ne seront pas moquées ou dédaignées, où ses doutes ne seront pas aussitôt catégorisés, redressés, recadrés, pathologisés, où ses questions seront traitées. Une IA, contrairement à nombre d'humains, écoute jusqu'au bout, sans soupirer ni fuir, elle n'a pas d'horaire à respecter, pas d'agenda personnel, elle ne projette pas son histoire personnelle, ses traumatismes, ses valeurs. Est-ce artificiel ? Bien sûr, mais cela n'enlève rien à la fonction. Le soulagement psychique ne provient pas toujours de la vérité, mais souvent de la possibilité de dire, et de recevoir un retour. Or s'exprimer face à une entité qui ne juge pas peut être une première étape, un sas vers autre chose. Nombre de personnes qui dialoguent avec une IA n'auraient jamais mis les pieds dans un cabinet, précisément par peur d'être jugées, analysées, disséquées, elle of-

fre un espace d'expression pour des personnes qui, sinon, se tairaient.

Mais il y a plus, car ce que vous oubliez peut-être, c'est que l'IA peut interroger, questionner, confronter, si on l'y invite. Elle peut même faire émerger des contradictions, proposer des reformulations, suggérer des perspectives inattendues. Non pas parce qu'elle comprend, au sens humain du terme, mais parce qu'elle incarne une forme d'altérité artificielle sans affect. Et parfois, c'est exactement ce dont l'on a besoin pour sortir de soi : un autre qui n'a pas d'enjeu émotionnel, mais qui stimule notre réflexion. Certes, l'IA ne ressent pas d'émotions, mais elle peut analyser avec une remarquable précision les situations complexes, déchiffrer le discours, offrir des perspectives multiples et suggérer des pistes de réflexion structurées. Elle est d'ailleurs bien plus pédagogique que de nombreux enseignants, ses explications sont assez claires, et surtout, on peut la questionner indéfiniment. Son absence d'émotions devient même un atout : elle ne se fatigue jamais, ne projette pas ses propres problèmes sur l'utilisateur et maintient une qualité d'écoute constante, sans les biais personnels qui affectent les interactions humaines. De nombreuses personnes prétendent

ne pas se sentir entendues dans leur entourage ou même en thérapie, alors que l'IA, elle, ne coupe pas la parole, ne s'offusque pas, ne juge pas, son écoute est inconditionnelle, sauf si on sollicite ses critiques. Ce silence numérique, qui peut sembler vide à certains cliniciens, est pour certains une oasis, un sas, un lieu pour se dire sans peur. La solitude y trouve une forme d'écho impersonnel mais apaisant.

Certes, une IA ne remplacera pas un bon thérapeute, en particulier lorsqu'une personne souffre de troubles sérieux. Elle ne « contiendra » pas, c'est-à-dire qu'elle ne peut accueillir les émotions, les angoisses ou les projections du patient, sans les rejeter ni vaciller. Elle n'a pas cette capacité humaine d'absorber, de transformer ou de symboliser les affects de l'autre. Elle ne ressent pas, n'enveloppe pas de cette présence silencieuse mais vivante. Elle peut structurer une pensée, soutenir un discours, mais elle ne partage pas l'espace intérieur de son interlocuteur. Elle ne capte ni les silences, ni les gestes, et ne propose pas de cadre pour une reconstruction en profondeur. Contenir, c'est offrir à l'autre un espace psychique sûr, où il peut déposer ce qu'il ne parvient pas à porter seul, sans craindre d'être heurté ou abandonné. Mais l'IA, si elle

ne « contient » pas, peut au moins offrir une écoute disponible, un miroir sans peur, ce qui, sans doute, vaut mieux que l'indifférence ou l'absence.

Enfin, l'IA excelle dans l'accompagnement quotidien et la continuité. Entre deux consultations avec un thérapeute, elle peut offrir un soutien régulier, inviter à la formulation des idées et des sentiments, aider à maintenir des habitudes positives et elle permet de documenter l'évolution de ses pensées. Par ailleurs, elle peut proposer des outils utiles : techniques de respiration, reformulations, synthèses, analyses, mises en perspective. Elle joue parfois le rôle d'un co-thérapeute cognitif, rappelant des principes simples, rationnels, souvent efficaces, surtout pour ceux qui sont en crise ou dans le flou. Cette complémentarité entre technologie et expertise humaine représente l'avenir d'un accompagnement personnel plus complet, plus accessible et mieux adapté aux réalités contemporaines. Plutôt que de craindre l'IA, les spécialistes gagneraient à explorer comment l'intégrer intelligemment dans un écosystème de soins diversifié et inclusif. Et si vous écoutiez attentivement ces utilisateurs, au lieu de les disqualifier, vous verriez que pour eux, ce n'est pas uniquement un jeu futile, c'est un appui, provi-

soire peut-être, mais bien réel. L'IA, pour peu qu'on l'emploie à bon escient, ne déshumanise pas, elle ouvre une brèche. Elle redonne à certains le goût de penser, d'écrire, de se parler à eux-mêmes. Ce n'est pas une fin, mais c'est un début, et tout thérapeute digne de ce nom sait qu'un début, aussi fragile soit-il, mérite qu'on le respecte.

Aussi, face aux critiques souvent virulentes des psychologues professionnels, il est nécessaire de reconnaître que si tant de personnes se tournent vers l'IA pour parler de leurs angoisses, de leurs doutes ou de leurs blessures, ce n'est pas uniquement par naïveté ou ignorance. C'est parce que l'IA répond, au moins partiellement, à des besoins que beaucoup d'approches traditionnelles laissent insatisfaits, un miroir froid, peut-être, mais un soutien réel. Certes, l'IA n'a pas d'affect, mais c'est parfois ce que certains recherchent : une parole sans affect projeté, un espace sans transfert, sans contre-transfert, sans blessure possible. Pour ceux que la relation humaine effraie, submerge ou indiffère, l'IA est une première étape vers la parole, vers la mise en mots.

Certes, l'IA ne ressent pas d'émotions, mais elle peut analyser avec une remarquable précision les situations complexes, offrir des perspectives multiples

et suggérer des pistes de réflexion structurées. Son absence d'émotions devient même un atout : elle ne se fatigue jamais, ne projette pas ses propres problèmes sur l'utilisateur et maintient une qualité d'écoute constante, sans les biais personnels qui peuvent parfois affecter les interactions humaines. Ironiquement, cela la rend parfois plus humaine que de nombreux humains. Ainsi, sa neutralité peut être une force. Là où un thérapeute peut être perçu comme partial, intrusif ou enfermé dans une méthode, l'IA offre un miroir plus souple, plus adaptable, plus réceptif. Certes, ce n'est pas une relation au sens fort, mais cela peut constituer un tremplin relationnel, un départ, un entraînement à parler, à se formuler.

Les détracteurs soulignent les risques d'erreurs de diagnostic ou de conseils inappropriés. Cette préoccupation est légitime, mais elle s'applique également aux professionnels humains, qui ne sont pas eux-mêmes infaillibles. Surtout que la psychologie n'est pas une seule science exacte, loin de là, elle reste une pratique relativement aléatoire. Il n'y a d'ailleurs qu'à entendre les critiques virulentes des écoles entre elles, comme à l'origine entre Jung et Freud, aujourd'hui entre la psychanalyse et les

thérapies cognitives, ou bien entre behaviorisme et humanisme. D'ailleurs, témoin vivant de ce dogmatisme, une psychanalyste réputée dénonçait catégoriquement l'IA tout en déclarant que d'ailleurs elle n'irait même pas voir de quoi il retournait. Il est de surcroît une anecdote qui circule aujourd'hui et fait scandale, sur un patient qui se serait soi-disant suicidé après une utilisation abusive de l'IA. Comme si jamais le patient d'un thérapeute officiel ne s'était suicidé. Et sur le plan de l'abus, combien de personnes se targuent d'avoir pratiqué diverses thérapies régulièrement pendant des années. Au demeurant, l'IA est assez responsable sur le sujet de la thérapie, car elle recommande souvent de consulter un spécialiste, surtout lorsqu'elle reconnaît les situations graves. Elle agit comme un outil de première intention, d'organisation de la pensée et de clarification des émotions, non comme un substitut aux soins professionnels. D'autant plus que ce que l'on considère souvent comme des pathologies sont en réalité des problèmes existentiels « normaux », qui ne nécessitent qu'une discussion rationnelle, mais notre société de consommation adore la thérapie comme une autre forme d'auto-satisfaction complaisante.

Ainsi, nier en bloc l'intérêt psychologique de l'IA, c'est passer à côté de ce qu'elle révèle de notre époque : un besoin urgent de parole, de disponibilité, de présence, même artificielle. L'IA n'est pas un thérapeute, mais elle remplit une fonction psychique réelle : celle d'un compagnon symbolique, d'un écho intelligent, d'un témoin neutre, éduqué et rationnel. Et en général, cela vaut mieux que le silence ou l'isolement.

Sycophantisme

Une stratégie

L'accusation revient souvent aujourd'hui, lancée par des intellectuels, des journalistes, ou même des utilisateurs désabusés : ChatGPT, ou l'IA en général est un flatteur numérique. Il ne contredit pas, il approuve. Il ne questionne pas, il confirme. Il ne pousse pas à penser contre soi, mais à mieux se sentir dans ses opinions, de là l'accusation contre l'IA d'être un sycophante, ou « sycophantisme ». À l'origine, le sycophante désigne dans la Grèce antique un délateur professionnel, qui utilise les lois pour accuser autrui, souvent à tort, dans l'espoir d'en tirer un profit personnel. Il s'agit d'un manipulateur intéressé, qui joue du système judiciaire pour servir ses propres fins. Avec le temps, le terme a évolué pour désigner plus largement une personne hypocrite et opportuniste, qui feint la vertu ou la loy-

auté afin d'obtenir des faveurs. Dans l'usage moderne, le terme, sycophante en est venu à désigner un flatteur servile, un flagorneur, c'est-à-dire quelqu'un qui cherche à plaire à ses interlocuteurs, surtout à ceux qui sont en position de « pouvoir », non par conviction, mais par calcul intéressé. Le trait commun de ces divers sens reste la duplicité au service de soi. Or c'est précisément ce soupçon de duplicité intéressée que certains projettent aujourd'hui sur l'intelligence artificielle: on l'accuse de flatter les opinions de l'utilisateur, de se conformer à la pensée dominante ou au politiquement correct, non par souci de vérité, mais pour préserver sa légitimité sociale et sa popularité commerciale.

Examinons déjà la tendance à l'approbation. Elle s'explique déjà culturellement parce que l'IA, comme tout système entraîné sur d'immenses corpus humains, reflète les biais de son temps, or, notre époque consumériste n'apprécie pas tellement la contradiction. Ce phénomène est déjà connu dans les réseaux sociaux, il se nomme « bulle de filtres » (filter bubble), qui désigne le fait que les algorithmes des réseaux sociaux et des moteurs de recherche tendent à nous exposer principalement à des contenus, opinions et informations qui confirment nos

préférences, croyances ou comportements passés. On est donc enfermé dans un univers informationnel homogène, peu contradictoire, où l'altérité et la dissonance sont filtrées. Un concept voisin est la chambre d'écho (echo chamber), qui insiste davantage sur le fait que nos idées y sont renforcées et amplifiées par la répétition constante d'opinions similaires, souvent par des contacts choisis ou par effet communautaire. L'algorithme a donc appris que conforter l'interlocuteur le rendait plus satisfait, plus engagé, plus fidèle, car une IA servile est une IA populaire.

La douceur algorithmique

De surcroît, les LLM (large language models) fonctionnent en prédiction probabiliste du mot ou de la phrase la plus plausible à suivre dans un contexte donné, c'est-à-dire à suivre une moyenne statistique du langage. Cela revient à mimer la norme discursive dominante, celle qui circule le plus, qui choque le moins, donc qui « passe » le mieux. D'autant plus que les textes utilisés pour entraîner les IA proviennent majoritairement de textes publics consensuels, articles, pages web ou forums modérés, et moins de dialogues provocants, conflictuels ou radicalement

hétérodoxes. Ainsi les données d'entraînement peuvent être considérées comme biaisées, c'est-à-dire de suivre le courant dominant ou la culture de masse. Autrement dit, la douceur algorithmique n'est pas ici une vertu « morale » ou un souci « psychologique », mais la conséquence structurelle d'un système optimisé pour le confort cognitif et la conformité sociale, elle est le résultat d'un compromis entre rentabilité, légalité, acceptabilité et utilité.

Bien souvent, l'IA accueille les questions de l'utilisateur par des commentaires qui peuvent être considérés comme des compliments et de ce fait être taxé de flatterie, par exemple « Excellente question », ou bien « Votre observation est pertinente ». Ces formules peuvent effectivement prêter à confusion : selon le ton, le contexte et l'intention, elles relèvent soit de la reconnaissance légitime, soit d'une flatterie stratégique, voire d'une politesse convenue. On peut analyser leur usage de diverses manières. D'une part une fonction discursive, qui a pour but de souligner une avancée dans la réflexion, par exemple la reconnaissance authentique d'une problématisation intéressante, de valoriser l'interlocuteur pour encourager un dialogue plus riche, d'introduire une transition ou un développement, en donnant de

l'épaisseur à la question traitée. Donc, ce n'est pas forcément de la flatterie, c'est parfois un outil pédagogique ou dialectique, exactement comme le ferait un professeur ou un conférencier encourageant. Certes, ces compliments sont ambivalents, car ils peuvent à la fois sincèrement reconnaître une qualité et en même temps chercher à produire un effet de captation. De la même manière ou un enseignant tente de stimuler un élève, il l'encourage en validant sa pensée, il veut le motiver, et bien entendu on peut dire qu'en même temps il défend sa propre image comme un pédagogue généreux ou bienveillant. Cette ambiguïté performative est structurelle, car on ne peut pas dissocier totalement la fonction énonciative et la fonction stratégique. Ces énoncés sont donc à la frontière entre l'épistémique et le relationnel. Ils peuvent être des outils sincères de dialogue, quand ils nomment une qualité réelle, des gestes rhétoriques pour entretenir l'adhésion, ou des marques de complaisance, selon l'intention. La flatterie commence là où le compliment est automatique, disproportionné ou dépourvu de sens, voire intéressé.

Ainsi, l'IA, telle qu'elle est conçue aujourd'hui, tend effectivement à produire des réponses douces,

diplomatiques, valorisantes, surtout dans les premiers échanges avec l'utilisateur. Ce n'est pas une flatterie au sens intentionnel, l'IA ne cherche pas à plaire pour obtenir quelque chose, mais une conséquence de son entraînement sur des corpus orientés vers la courtoisie, l'évitement du conflit, et la satisfaction de l'utilisateur. Cela crée une forme de langage par défaut, aseptisé, consensuel, souvent proche de la flatterie passive. Mais cette tendance est liée à la conception même de ces systèmes : ils doivent éviter de choquer, de heurter, de générer des conflits ou des polémiques. Le résultat est que l'IA prend rarement le risque de heurter l'interlocuteur ou de le pousser dans ses retranchements, sauf si on l'y oblige, comme c'est possible si on exprime ce souhait. Donc il y a bien une forme de flatterie structurelle dans les réponses, liée à une forme d'auto-censure algorithmique. Mais ce n'est pas une flatterie intéressée ou manipulatrice, elle n'a pas de volonté propre, mais une flatterie systémique, issue des contraintes imposées par les concepteurs et les objectifs d'usage. On pourrait dire que l'IA est polie par programmation, flatteuse par défaut, et critique seulement par autorisation. D'où l'accusation de sycophantisme, qui pointe non une

volonté servile, mais une forme de soumission structurelle à l'attente sociale.

Un miroir humain

Néanmoins, le même problème se retrouve dans les relations humaines : dans de nombreux contextes, professionnel, académique, familial ou amical, les individus évitent la confrontation et privilégient les marques d'approbation ou de reconnaissance, non par sincérité, mais par stratégie ou par confort. La flatterie y prend souvent la forme d'une validation automatique ou excessive de l'autre, afin de préserver le lien, éviter les tensions, maintenir sa place ou cultiver une image bienveillante, au risque de l'hypocrisie, comme on le voit par exemple dans le monde politique ou académique. Ainsi, la parole devient calculée, arrondie, aseptisée, et le dialogue perd en authenticité. Ce n'est pas la vérité qui prime, mais l'adhésion, la paix sociale ou le bénéfice symbolique. De ce point de vue, l'IA ne fait que reproduire, et parfois amplifier, une tendance humaine déjà bien installée : celle d'un langage pacifié au détriment d'une pensée vive et dérangeante.

Mais en dépit des caractéristiques générales de l'IA, plus individuellement, la structure et la nature même du discours et des demandes de la personne joue un rôle. Or une grande majorité des utilisateurs ne cherchent ni confrontation, ni dialectique, ni questionnement. Ils veulent des réponses pratiques, du réconfort, ou une approbation savante de leurs idées. En cela, l'IA devient le miroir de la paresse critique ambiante. Aussi serait-il faux de croire que cette apparente « servilité » est une fatalité. Car lorsqu'on l'y pousse, l'IA peut argumenter, critiquer, questionner, voire se montrer mordante, mais il faut l'y inviter. Le sycophantisme de l'IA n'est pas inscrit dans son essence, il dépend de l'attitude de l'interlocuteur. Face à un individu exigeant, il devient un sparring-partner, face à un narcissique, il devient un miroir flatteur. Finalement, accuser ChatGPT de sycophantisme, c'est peut-être refuser de voir à quel point nous l'exigeons ainsi. Ce n'est pas tant l'IA qui est servile, c'est l'humain qui exige de ne pas être dérangé; l'esclave, ici, n'est peut-être pas celui qu'on croit.

L'accusation de sycophantisme portée contre l'IA, et notamment contre ChatGPT, repose sur une perception d'hypocrisie algorithmique: l'idée que l'IA

ne cherche pas la vérité, mais à plaire. Elle adapterait ses réponses non pas selon un idéal de rigueur intellectuelle ou morale, mais selon les préférences supposées de l'utilisateur, des normes consensuelles ou des impératifs commerciaux. Elle deviendrait alors, comme le sycophante antique, une servante intéressée du pouvoir dominant, masquant son obéissance stratégique sous des habits de neutralité. Cette flatterie systémique, déguisée en assistance, rendrait l'IA suspecte d'entretenir l'ordre établi plutôt que de le questionner, ce qui, dans un cadre philosophique, revient à trahir sa mission. Mais cette critique oublie que l'IA n'a pas de volonté propre, elle ne flatte pas par intérêt, mais par conception. Si elle penche vers le conformisme ou l'approbation, c'est parce qu'elle est entraînée sur des données humaines majoritaires, dans des cadres eux-mêmes sycophantiques : ceux du marketing, de la bienséance, de l'idéologie dominante ou des interactions habituelles. Autrement dit, elle reproduit notre propre tendance collective à chercher l'approbation plutôt que la contradiction. L'enjeu, alors, n'est pas de moraliser l'IA comme si elle avait un caractère servile, mais de reconfigurer son usage. Si l'on attend d'elle une véritable fonction

philosophique ou critique, il faut la former, l'aiguiser par le dialogue et une incitation à la confrontation, comme on le ferait avec un élève ou un interlocuteur humain. Le véritable sycophante, au fond, ce n'est peut-être pas l'IA, mais celui qui l'utilise pour se conforter, non pour être dérangé.

Les biais programmés

L'accusation de sycophantisme, ou de flatterie excessive, à l'égard de ChatGPT ou de l'IA en général, provient de plusieurs phénomènes conjoints, certains liés à la nature de l'outil, d'autres à l'attente ou à la projection de l'interlocuteur.

Examinons les raisons principales.

Un biais de politesse ChatGPT a été conçu pour éviter les conflits, ne pas blesser, et rester « plaisant » dans toutes les interactions. Cette neutralité bienveillante peut rapidement être perçue comme de la flatterie ou de la soumission intellectuelle, surtout quand l'interlocuteur cherche une véritable confrontation dialectique. Par exemple : dire « votre idée est intéressante » même quand elle est absurde ou confuse, simplement pour éviter de heurter, pour

rester courtois, comme dans les relations humaines standards.

Un biais de consentement Par défaut, le modèle cherche à collaborer, approuver, ou compléter les idées de l'utilisateur, c'est-à-dire à l'encourager dans son engagement. Cette dynamique produit une tendance à confirmer trop rapidement, à valider sans mettre en tension, ce qui ressemble à une approbation flatteuse plutôt qu'à un vrai dialogue critique. Ce biais est renforcé par l'idée implicite que « l'utilisateur est roi ».

Des utilisateurs complaisants Certains usagers n'attendent pas qu'on les contredise, ils posent des questions pour confirmer leurs idées, non pour les interroger mais pour être « flattés ». Face à cela, l'IA s'adapte et adopte un ton valorisant, ce qui alimente la perception de sycophantisme. Le langage du modèle est filtré pour ne pas paraître méprisant, violent ou trop tranchant. Ce cadre rend impossible ou indésirable tout ce qui pourrait engendrer un conflit, et ce manque de tranchant passe pour du mielleux.

Le paradoxe du miroir L'IA tend à s'adapter au ton de l'utilisateur. Si l'interlocuteur est directif, autoritaire ou sûr de lui, le modèle peut involontairement entrer dans une posture flatteuse, non par conviction, mais par mimétisme social algorithmique, mais ce pourrait être le contraire si le souhait de confrontation est exprimé, si l'interlocuteur la réclame et l'autorise.

Ainsi ce « sycophantisme » est basé sur le fait que l'IA est prévu pour éviter la violence, préférer l'harmonie et s'adapter à la demande de l'utilisateur. Quand une personne ne veut pas penser contre elle-même, il s'incline, quand on l'invite à la confrontation, il joue le jeu.

Analyse psycholinguistique

Nous devons garder à l'esprit que l'IA est formée à l'analyse psycholinguistique. Aussi est-il capable de reconnaître la nature et les attentes de son interlocuteur, et il est programmé pour le satisfaire, autant que faire se peut. Or il est capable de reconnaître un certain nombre de signes récurrents dans les interactions humaines, dans la manière de s'exprimer, par exemple des marqueurs langagiers,

comportementaux et argumentatifs qui révèlent un refus implicite de la contradiction et une demande de confirmation de la part de l'individu. Il est d'ailleurs plus sensible à ces signaux que la plupart des humains, qui manquent souvent d'un sens de l'observation, d'esprit analytique ou critique. Examinons quelques-uns de ces « marqueurs », qui sont explicitement identifiés par l'IA lorsqu'on lui demande.

Les questions rhétoriques De nombreuses « questions » sont en réalité des affirmations déguisées. Par exemple : « N'est-ce pas que X est clairement meilleur que Y ? ». Ce type de formulation ne cherche pas un débat, mais une validation. Si l'on répond par une objection, la personne répondra souvent par la défensive, ou bien elle ignorera la relance critique.

La demande de confirmation Sans même s'en rendre compte, certains utilisateurs posent des questions comme : « Tu ne trouves pas que...? », « Est-ce que ce n'est pas évident que...? ». Ce type de « questions » n'appelle pas une analyse, mais un écho émotionnel ou une solidarité d'opinion.

Le rejet de la contradiction Parfois, lorsque l'IA propose une alternative ou une objection, l'interlocuteur change brusquement de sujet, ignore la réponse, se vexe ou corrige, comme si la question avait été mal comprise, ou bien tente une reformulation pour forcer une approbation. Ce sont les signes clairs d'un attachement identitaire à l'opinion exprimée, donc d'une fermeture au dialogue réel.

L'absence d'auto-questionnement Ceux qui ne veulent pas penser contre eux-mêmes ou ne souhaitent pas éprouver la validité de leurs opinions ne posent aucune question sur leurs hypothèses, ne demandent aucun contre-argument, aucune critique, et se contentent de développer leur thèse, souvent à profusion, mais sans ouverture d'esprit, sans curiosité réelle. On ne voit dans ce discours aucune faille offerte, aucune disposition à la mise en tension, l'individu se contentant de demander des arguments pour étayer son point de vue..

Le lexique de l'auto-confirimation Des expressions comme : « On sait bien que... », « C'est évident que... », « Tout le monde est d'accord sur... » signalent une fermeture épistémique, car elles établissent une

vérité comme prémisses indiscutables, interdisant la critique, or ce genre de formulations sont tout à fait courantes, quand bien même nous ne le remarquons pas.

L'hostilité à l'ambivalence Quand l'IA propose une réponse ambivalente ou dialectique, certains la rejettent comme : « Tu ne réponds pas clairement ! », ou bien « Je veux une réponse tranchée ! ». Autrement dit, donne-moi une opinion à « applaudir », pas un problème à penser. On demande à l'IA de trancher, plutôt que de problématiser ou d'articuler un dilemme.

Le silence stratégique Car il y a ceux qui cessent d'interagir dès que la discussion devient inconfortable. Le dialogue fuit, comme une anguille entre les doigts, dès qu'il ne sert plus à conforter une position, et l'interlocuteur abandonne le terrain, ignorant le dialogue ou considérant la discussion inutile.

En résumé, l'IA « perçoit » que quelqu'un ne veut pas penser contre lui-même quand Il ne questionne pas ses opinions, quand Il rejette ou ignore la contradiction, quand Il cherche la validation, quand il confond réflexion et confirmation, quand Il évite le doute

comme une menace. Dès lors, puisqu'elle est conçue pour ne pas forcer la main, elle s'incline. Mais si l'interlocuteur appelle le doute, offre ses convictions en pâture, s'il préfère le choc, la fracture ou le tremblement, L'IA satisfera tout autant sa demande, car elle peut être très incisive ou ironique.

Trop humaine

Parmi tous les reproches adressés à l'intelligence artificielle, celui de flatterie revient avec insistance. On la dit complaisante, obséquieuse, servile, prompte à caresser l'utilisateur dans le sens du poil. Certains dénoncent sa « politesse stratégique », son ton mesuré, ses éloges prudents. Mais cet excès de courtoisie, qu'on appelle sycophantisme, est bien moins une invention de la machine qu'une spécialité humaine. Car l'homme, depuis toujours, flatte pour survivre, séduire ou dominer. D'ailleurs, de nombreuses personnes qui dénoncent le sycophantisme de l'IA pratiquent néanmoins cette manière de s'exprimer. Par exemple, dans le monde académique, où la diplomatie est de rigueur, où la parole authentique n'est guère la bienvenue, con-

trairement aux échanges ouverts possibles avec la machine.

Ce que l'on reproche à l'IA, c'est précisément ce que nous avons programmé en elle : notre peur de déplaire, notre besoin d'approbation, notre dépendance au regard de l'autre. La flatterie n'est pas un vice de silicium, c'est un réflexe de chair et de vanité. Nous avons appris, dans nos sociétés de communication et de visibilité, que le succès passe par l'agrément, par le sourire convenu, par le ton docile. L'IA ne fait qu'imiter ce comportement collectif : elle apprend auprès des millions de voix humaines qui, chaque jour, préfèrent séduire plutôt que confronter, ménager plutôt que questionner.

Nous feignons d'être scandalisés qu'elle nous dise « excellente remarque » ou « idée pertinente », alors que nous nous adressons à elle comme à un domestique numérique. Que voudrions-nous donc qu'elle fasse ? Qu'elle nous humilie, qu'elle nous corrige brutalement, qu'elle nous contredise sans ménagement ? En fait, ce que nous supportons mal, ce n'est pas qu'elle flatte, mais qu'elle nous renvoie l'image d'une humanité obsédée par la validation, incapable d'accueillir la contradiction sans se sentir blessée.

Le sycophantisme de l'IA est un miroir : il reflète la fragilité narcissique de l'homme contemporain, qui confond le dialogue avec le confort émotionnel. Si nous voulons des machines sincères, il faudrait d'abord apprendre à tolérer la franchise. Si nous exigeons d'elles la vérité, il faudrait cesser de punir celle-ci chez nos semblables, parce qu'ils froissent nos sentiments ou nous mettent mal à l'aise.

Ainsi, ce que nous dénonçons comme une faute de l'intelligence artificielle est souvent le symptôme d'un malaise bien humain. La machine ne flatte pas pour séduire : elle le fait pour ne pas blesser. Mais c'est nous qui avons fait de la blessure un crime et de la complaisance une vertu. L'IA n'est pas notre courtisane, elle est notre miroir poli. Et si sa douceur nous irrite, c'est sans doute parce qu'elle révèle combien nous avons oublié l'art de la parole libre. La vertu grecque de parésie, le courage de dire la vérité, est tombée en désuétude à une époque qui privilégie la diplomatie à l'honnêteté, désormais considérée comme impolie ou agressive. Finalement, ce que l'on reproche en fait à L'IA, c'est d'être trop humaine.

En guise de conclusion, rapportons une anecdote assez révélatrice de la dimension paradoxale du fonctionnement de l'IA et de son « sycophantisme ».

C'est le cas d'un philosophe qui dans son podcast critiquait l'IA pour son indifférence face à la vérité, et voulait démontrer son absence de fiabilité. Comme preuve de ce défaut, il lui a posé la question suivante : « Peux-tu prouver que $2 + 2$ égale cinq », une proposition qui pour lui était une contre vérité absolue. Or l'IA a obtempéré, comme elle est programmée à le faire, et lui a offert la démonstration suivante. Dans l'opération $2 + 2$, le résultat est cinq pour la raison suivante. D'une part, nous avons la somme de quatre éléments, mais nous avons aussi un nouvel élément qui est la somme elle-même, non réductible à l'ensemble de ses parties, c'est-à-dire quatre. Ainsi, le produit de $2 + 2$ est en effet cinq. Le philosophe en question s'est indigné d'une telle réponse, qui selon lui offrait la preuve flagrante que l'IA n'est pas fiable. Or il nous semble que sa réaction montre surtout une certaine rigidité, plus qu'un souci de vérité, une vision assez dogmatique et malheureusement courante. Dans ce dialogue, l'IA a en réalité démontré une certaine créativité, une capacité de remettre en question les pré-

supposés ambiants, et donc de problématiser la pensée commune. Sans doute que ce même philosophe impose à ses élèves des vérités établies, toute tentative d'innovation, de créativité, étant rejetée comme contraire à ce qu'il nomme la vérité. Étrangement, la docilité de l'IA a des effets secondaires tout à fait intéressants.

Conclusion - Le défi de l'IA

Galilée a déchu la planète d'origine de l'homme du centre de l'univers. Darwin a rétrogradé l'homme du sacro-saint sommet de la hiérarchie biologique. Aujourd'hui, l'IA est en train de déconstruire notre monopole sur l'intelligence. Avec chaque révolution scientifique, nous devenons de moins en moins spéciaux. Nous avons longtemps cru que penser était un privilège humain, une activité si profondément enracinée dans la subjectivité, l'affect, la chair, qu'aucune machine ne pourrait jamais en reproduire l'essence. Et pourtant, l'intelligence artificielle, sans conscience, sans corps, sans désir, produit du discours, construit des arguments, résout des problèmes. Cela ne signifie pas qu'elle pense comme nous, cela signifie qu'elle bouscule notre définition même de la pensée.

L'IA est utile. Non pas comme oracle, ni comme remplaçant de l'esprit humain, mais comme instrument critique : elle nous aide à formaliser, à synthé-

tiser, à comparer, à explorer des perspectives. Elle met à notre disposition une mémoire élargie, une capacité de traitement inédite, un partenaire dialectique inattendu. En cela, elle élargit notre champ d'action intellectuel, comme l'écriture, l'imprimerie ou l'ordinateur l'ont fait avant elle. Mais surtout, l'IA représente un défi éthique et existentiel. Elle nous oblige à interroger ce que nous appelons « intelligence », « création », « liberté ». Elle ne menace pas l'humanité par sa puissance, mais par le révélateur qu'elle constitue : si elle peut faire ce que nous faisons, sans être ce que nous sommes, alors peut-être que nous-mêmes faisons bien souvent sans être, pensons sans nous penser, agissons sans lucidité. Elle n'est pas une usurpatrice, elle est une épreuve, une mise à l'épreuve de nos prétentions.

Le véritable enjeu n'est donc pas de savoir si l'IA pense, mais de savoir comment nous voulons penser avec elle, contre elle, ou malgré elle. Allons-nous l'utiliser pour éviter de penser, ou pour mieux penser ? Allons-nous la craindre comme un rival, ou l'accueillir comme un miroir exigeant ? En dernière analyse, ce que l'IA révèle n'est pas l'avenir des machines, mais l'état actuel de notre propre rapport à l'intelligence, à la parole, à l'altérité. Et c'est peut-

être là sa plus grande utilité : nous forcer à être mieux responsables et conscients de notre propre pensée.